



Dr. Olivier Buirette

La « puissance calme » face à ses défis : La Chine au printemps 2018

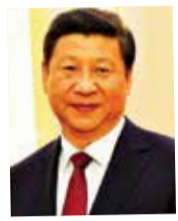


La semaine du 23 avril 2018 aura mis une fois encore l'Asie au centre de l'actualité internationale avec la rencontre historique entre les chefs d'État des deux Corées dans le lieu hautement symbolique de la zone démilitarisée, DMZ, à Panmunjeom.

Ce moment important vers la voie d'une réconciliation espérée entre les deux États aux termes d'une guerre fratricide qui les a opposées de 1950 à 1953, soit il y a maintenant 65 ans, a été précédée d'une rencontre non moins historique entre le *leader* de la Corée du Nord, Kim Jong-un (au pouvoir depuis 2011), et le président Chinois, Xi Jinping, aux affaires depuis 2013.

Les rapports de forces sont en effet sur le point d'être modifiés dans la région, ce qui se concrétisera sans doute par le sommet États-Unis - Corée du Nord annoncé pour juin prochain au plus tard. Où en est la Chine en 2018 ? Même si sa croissance s'est un peu « essoufflée » avec « seulement » 6,5 % par an, ce pays immense de 1 milliard 379 mil-

lions d'habitants et de presque 10 millions de km², comportant des mégapoles comme la capitale Pékin ou Shanghai qui dépassent largement les 20 millions d'habitants, est en pleine expansion et continue de progresser sur la scène économique, diplomatique et géostratégique internationale.



Le seul exemple des grandes villes de l'ouest, dont le développement récent du régime chinois, est un véritable succès avec, entre autres, la tentaculaire capitale du Sichuan, Chengdu, qui a plus de 14 millions d'habitants et qui constitue un pôle majeur d'attractivité. Autre exemple, la province du sud, le Yunnan, qui occupe une position stratégique clef puisqu'elle est frontalière avec la Birmanie, le Laos et le Vietnam. De plus, sa capitale, Kunming, avec ses neuf millions d'habitants, est en pleine expansion. Toutes ces villes fonctionnent sur le même modèle : une activité qui ne s'arrête jamais, un gigantisme dans tous les domaines, et une suractivité qui engendre le fait que le visage de ces cités change en l'espace de six mois à peine. Le nouveau

World Trade Center de Kunming, constitué de « Twin Towers » à l'américaine, de même que la dernière ligne de métro ouverte il y a à peine un an et son aéroport international totalement futuriste qui évoque la forme d'une pagode géante sont tant d'éléments qui le prouvent.

Malgré la récente polémique concernant le président Xi Jinping qui a supprimé la limite des deux mandats du chef de l'exécutif, la Chine est omniprésente sur la scène mondiale. On rappellera que celui que l'on surnomme « Xi Dada » n'est au pouvoir que depuis 2013 et que son prédécesseur, Hu Jintao, était resté au pouvoir 10 ans (de 2002 à 2012). La Chine, dont l'économie est présente partout, rencontre un certain succès dans ses investissements avec les pays d'Afrique qui semblent de loin le préférer aux anciennes puissances colonisatrices ou aux États-Unis par exemple. L'Empire du Milieu que l'on avait surnommé un temps « l'atelier du monde » fabrique par exemple à présent ses TGV et développe sa propre industrie et sa propre technologie. « La puissance calme » est désormais autonome et impressionne par sa rapidité

et son dynamisme tous ses visiteurs. Cette sphère de prospérité, malgré les récentes tensions commerciales avec les États-Unis, pourrait sans doute continuer à se développer si certains points de tensions ne devaient toutefois subsister. Deux points principaux sont ici à mentionner :

Au nord avec le cas de la Corée du Nord et de son programme nucléaire, et le fait que Pékin ne peut pas perdre cet allié dans la région au nom d'un fragile équilibre qui est le résultat de la guerre de Corée entre 1950 et 1953. Quoiqu'il advienne, la Chine soutient le régime de Pyongyang.



Cependant, comme nous l'évoquions au début de cet article, la rencontre historique qui a eu lieu en avril dernier entre les deux présidents Coréens et le sommet annoncé entre le président des États-Unis, Donald Trump, et son homologue Nord-Coréen, Kim Jong-un, sont prometteurs pour l'avenir.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuilaturquie.com



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

Des places emblématiques

Depuis quelques jours, Istanbul vit au rythme du mois du ramadan. En fin d'après-midi, des tables sont installées sur les grandes places de chaque quartier de la ville où la municipalité offre des repas de l'*iftar* (rupture de jeûne). À l'approche du coucher du soleil, de longues files d'attente se forment tandis que, dans les rues commerçantes, les magasins ferment et d'autres tables sont installées à la hâte par des restaurants qui proposent aussi des *iftars*. Chez ces derniers, l'*iftar* n'est pas offert, mais l'ambiance reste chaleureuse et festive. Lorsque les lumières s'allument autour des minarets des mosquées d'Istanbul afin d'annoncer la rupture du jeûne, les rues, les grandes avenues et les routes se vident.

On constate également l'arrêt des gigantesques embouteillages de la ville vidée de ses véhicules. On découvre alors Istanbul magnifique et majestueuse.

Partons sur une autre place, celle des meetings pour les élections anticipées turques. Pour les élections présidentielles (à deux tours), six candidats sont en lice. Parmi eux, il n'y a qu'une seule femme. Meral Akşener est la candidate du « İyi Parti » (Bon Parti) dont elle est la présidente. Elle a fondé celui-ci en octobre 2017 après avoir quitté le MHP (Parti d'action nationaliste). Meral Akşener est née le 18 juillet 1956, à İzmit. Enseignante puis femme poli-



tique, elle a été dans le passé proche de Mme Tansu Çiller, la seule femme Première ministre en Turquie. Cette ancienne parlementaire a la réputation d'être une femme redoutable. Elle est, à ce jour, l'unique femme à avoir occupé le poste de ministre de l'Intérieur en Turquie. Là où Ségolène Royal en France et Hillary Clinton aux États-Unis ont échoué, Meral Akşener peut-elle triompher en Turquie en devenant la première femme présidente de la République ?

Et si l'on se rendait sur une autre place, très symbolique à Paris, où se sont déroulées les manifestations étudiantes, mais aussi des grèves générales en mai 1968, il y a précisément 50 ans ? Étrangement, on peut encore y voir des scènes semblables. Vous pensez à une reconstitution historique ? Détrompez-vous ! Il s'agit bien de nouvelles contestations populaires « face à un gouvernement inflexible et un président dont la pratique du pouvoir est très verticale ». Laurent Joffrin, du quotidien *Libération*, décrit ainsi la politique du Président Macron : « Elle avantage les contribuables aisés, les entreprises, la finance, elle libéralise la SNCF et le marché du travail, elle est verticale, impérieuse, elle est ferme envers les zadistes, les étudiants contestataires et les immigrés ». Est-il encore possible de remporter des combats politiques sur des places emblématiques de Paris ?



Ali Türek

Essai sur un QCM juridique

L'affaire est frappante. Les ouvrières attaquent, dans les années 1970, le système d'ancienneté d'une entreprise. Le Tribunal du Missouri se trouve alors confronté à une difficulté : la présence cumulative de deux motifs de discrimination. Refusant catégoriquement leur analyse combinée et procédant à un travail de comparaison de manière isolée, le Tribunal écarte tour à tour le bien-fondé des motifs de discrimination que sont le sexe et la race, et prive ainsi les femmes noires ouvrières d'une protection juridique effective. L'affaire De Graffenreid dépasse, peu de temps après, les simples limites des annales juridiques nord-américaines pour ensuite donner naissance à un nouveau concept.

En 1988, Kimberlé Crenshaw reprend cette affaire pour poser les bases de ce nouveau concept qui est l'« intersectionnalité ». Puisant ses sources dans le mouvement *Black Feminism* des années 1980 aux États-Unis, l'intersectionnalité apparaît face à la mise en marge de certaines catégories d'individus à identités multiples dans la société et de leurs revendications au sein même des mouvements progressistes. Partant de l'idée qu'aucune catégorie sociale n'existe de manière isolée, la vision unidimensionnelle de la domination y est profondément remise en cause. L'intersectionnalité démontre l'interaction simultanée de plusieurs discriminations et dominations sur les catégories. Face à cette « multitude » du social se dresse le cadre « unitaire » du droit. Et comme l'exemple de l'affaire du Missouri le montre, cela pose un problème. La question est de sa-

voir : où exactement ?

La logique du dispositif juridique anti-discrimination repose sur le traitement isolé d'un certain nombre de motifs de discrimination qui sont cités de manière exhaustive par la loi. Le cadre juridique actuel comporte des motifs rapportant à des identités unidimensionnelles et analyse ces motifs de manière distincte. Par cette logique, il crée une double rigidité : en premier lieu, la mise à l'écart et l'exclusion de protection pour certaines catégories ayant de multiples identités ; en second lieu, et en raison d'un seul choix hiérarchisé à établir, la réduction de certaines catégories à un seul caractère intrinsèque, voire essentialiste. L'identité multiple échappe à un outil juridique qui, actuellement dominant, propose une seule case à cocher parmi des choix multiples.

Pourtant, au fond, un fil de solutions pour la lutte effective contre les discriminations peut se trouver dans deux piliers :

D'abord, dans le droit, comme nous le montrent les travaux d'*Ontario Human Rights Commission*, par l'introduction d'un critère multidimensionnel qui permettrait au juge de mener une analyse combinée de plusieurs identités, sujettes à des formes particulières de domination, au risque « d'ouvrir la boîte de Pandore » que craignait tant le juge du Missouri. Ensuite, en dehors du droit par une « intersectionnalité repolitisée », pour reprendre le terme de Bilge, en tant qu'un outil de lutte « sociale » pour faire bouger l'édifice du droit et de la société. Là réside, le véritable choix « multiple ».

Bedri Baykam : « La Turquie est le seul pays à avoir eu son propre Che Guevara »

(Suite de la page 1)

Par ailleurs, il est important de souligner qu'il est inadmissible que les pays européens, dans les centaines de livres écrits sur le sujet de Mai 68, aient fait totalement abstraction de la Turquie. C'est la plus grande honte intellectuelle que j'ai rencontrée dans ma carrière. Deniz Gezmiş et ses amis, Hüseyin Inan et Yusuf Aslan, étaient à la une des journaux durant quatre ou cinq ans et ils continuent à l'être ! Comment l'Europe a-t-elle pu se comporter comme si le mouvement de Mai 68 n'avait été marqué que par des hommes tels Daniel Cohn-Bendit ou comme si les événements de 68 en Turquie n'existaient pas alors que personne ne peut dire qu'on ne savait pas ce qu'il se passait en Turquie, d'autant plus que les *leaders* de ce mouvement en Turquie ont dû en payer un prix bien plus élevé que dans les autres États. Ils ont fait bien plus que certains leaders européens tels Cohn Bendit, ils ont provoqué la chute du gouvernement, ont entraîné indirectement une intervention militaire, ils ont changé l'histoire politique du pays et ils en ont finalement payé de leurs vies. Je déplore vraiment cette approche eurocentriste de la part de la presse française, des éditeurs et des intellectuels français. Il est donc important que les Français s'informent sur ce qu'il s'est passé en Turquie et notamment qu'ils se rendent à cette exposition de Pyramid.



À cette époque vous aviez 11 ans. Avez-vous des souvenirs de ces événements ?

En effet, je n'avais que onze ans au début. Quand Deniz Gezmiş, Hüseyin Inan et Yusuf Aslan ont été pendus, j'avais 15 ans et je me trouvais à Paris pour une exposition. Comme je vous le disais, dès onze ans je suivais la politique de très près. L'un de mes premiers souvenirs c'est d'ailleurs la révolution de 1960 et particulièrement le jour du 27 mai 1960 quand ma grand-mère m'a amené à Köşeler où les gens dansaient sur les tanks. C'était comme la libération de Paris, c'était la Turquie qui était libérée de ce grand fascisme du parti soi-disant « démocrate ». Nous avons assisté à un



mouvement de la jeunesse qui était précurseur de ce mouvement porté par une jeunesse qui, comme aux États-Unis, se levait contre la guerre du Vietnam, mais qui avait des racines communes avec la révolution de 1960 en Turquie et qui s'intéressait à la révolution de 1923 et de 1917. On constate donc que le mouvement des étudiants en Turquie avait des convergences dans leurs motivations et revendications avec les étudiants américains et européens, mais avait aussi ses propres racines. Leurs revendications étaient donc beaucoup plus portées sur la politique, moins sur la culture. C'est aussi ce qui rend ce mouvement si particulier en Turquie.

Que reste-t-il de Mai 68 en France et en Turquie ?

Il y a un mouvement qui est resté un peu partout, un souffle que la Turquie a par exemple utilisé en 2013 avec les événements de Gezi et dont l'Occident s'est aussi inspiré avec *Occupy Wall Street*. Le mouvement de 1968 a appris aux jeunes à agir, parfois durement, contre *l'establishment*, le pouvoir, les forces de l'ordre et surtout, dans le cas turc, à sacrifier parfois sa vie pour ses idéaux. Par ailleurs, quand je pense à la rue, aux graffitis, aux slogans, force est de constater que ces œuvres et ces paroles sont restées dans nos vies.



En tant qu'artiste, ces graffitis m'ont marqué, ils m'ont accompagné toute ma vie notamment dans l'exposition que je propose actuellement.

Faut-il commémorer Mai 68 ?

Qu'on commémore Mai 68 ou non, ce qui s'est passé ne disparaîtra jamais. Mais, personnellement, j'ai déjà commencé les préparatifs pour célébrer le centenaire de cet événement comme j'ai commémoré les trente ans, les quarante ans et le cinquantième anniversaire de Mai 68 par le biais d'expositions et de reportages qui ont été publiés sous forme de journaux et de livres. C'est un trésor pour tout historien, politicien, ou encore sociologue. Il est d'ailleurs possible que dans cent ou deux cents ans, les gens se rappellent autant de Mai 68 que de 1789, de 1776 et de 1960. On en reparlera dans cent ans.

50 ans plus tard, en Turquie, le Centre d'arts Pyramid et vous-même, le fondateur du centre, présentent et célèbrent de la manière la plus complète l'événement de 1968. Que souhaiteriez-vous partager avec nous ?

Il existe d'autres centres culturels en Turquie qui appartiennent à des banques, à des holdings, etc. Mais l'art qu'ils exposent reste très « *art pour art* », ils n'auront jamais la chance ou le choix de faire une exposition sur les événements de



Gezi, sur Ergenekon comme l'a fait Pyramid en 2010, ou sur Mai 68 comme nous l'avons fait en 2008 et comme nous le proposons actuellement. Nous sommes le seul centre d'art indépendant qui peut se permettre le luxe de faire ce genre de grandes expositions politiques. De plus, nous publions autant que les grands musées, nous organisons des expositions sur la sexualité, le nu, avec des œuvres très osées. Donc, Pyramid reste unique pour la Turquie et j'espère que les Turcs se rendent compte que son existence représente une grande bouffée d'oxygène au cœur d'Istanbul et de la Turquie.

En France, et en Europe plus largement, on parle de la mort de la gauche. Sans elle, comment le souffle de Mai 68 peut-il perdurer ?

Les vents politiques changent. Si au-

jourd'hui la gauche parait délabrée, ça ne signifie pas que ça va durer, que la droite restera gagnante et que les débats n'existeront qu'entre les partis de droite. La politique n'est pas statique. Si certains facteurs ont provoqué la chute de la gauche, pour d'autres raisons elle renaitra ou se mutera en quelque chose d'autre.



Avec la montée des partis populistes et les crises économiques, nombreux sont ceux qui estiment que nous vivons dans un climat qui ressemble à celui de l'avant-Seconde Guerre mondiale. Comment voyez-vous les années à venir ?

Il arrive que de bonnes choses arrivent également. Il suffit d'évoquer pour cela la situation dans la péninsule coréenne où la menace de guerre nucléaire semble s'éloigner. Peut-être que les élections du 24 juin amèneront la démocratie en Turquie, il faut lutter pour ça et ne pas se laisser happer par ces vagues pessimistes qui nous enferment dans une inertie. Tout dépend de nous. Nous devons cesser de nous plaindre et de nous complaire dans notre malheur, mais lutter au jour le jour pour nos idéaux démocratiques.

Peut-on dire que, en France, Mai 68 a été davantage une réussite en termes social et culturel, tandis qu'en Turquie ça a été un succès politique ?

En Turquie, il y a eu aussi de grandes retombées sur la scène musicale. Mais quand on parle de la vague 68 dans le monde, on pense également aux minijupes de Mary Quant, au fait que la société et les philosophes interrogent de façon plus virulente la religion. Il nous vient aussi en tête l'image des hippys, l'idée de la révolution sexuelle. On pense aux chansons pour la paix, à l'art pop, mais aussi à l'humour, au journal Libération, etc. En revanche, en Turquie, la politique reste un phénomène dur et sérieux. C'est la différence, et c'est ce qui a engendré l'intervention militaire. Le Mai 68 turc est celui qui a duré le plus longtemps, qui a fait le plus de fracas et dont les instigateurs ont eu à le payer le plus cher.

* Propos recueillis par Hüseyin Latif, Mireille Sadège et Camille Saulas
Photos : Aramis Kalay

Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

PREMIUM LIFE

Designed by DİCE KAYEK

Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...



Eren M. Paykal

De l'huile sur le feu

La radicalisation de tout bord nuit irrévocablement à l'équilibre très précaire qui existe entre les sociétés et menace sérieusement la quête de paix et d'harmonie intercommunautaires.

Récemment, un texte signé par plus de 250 personnalités françaises a suscité de nombreuses critiques de la part des populations musulmanes, mais aussi des individus de bonne foi favorables à un discours plus modéré à l'égard des différentes croyances et nationalités. Ce texte malheureux, rédigé par M. Philippe Val, ancien directeur de Charlie Hebdo, a été soutenu par un ex-président de la République française, par trois anciens Premiers ministres, ainsi que par d'anciens ministres et d'autres représentants politiques de gauche et de droite, mais aussi par des artistes.

Le texte comporte une grande erreur. Je dirais même plus qu'il constitue une insulte en s'attaquant directement au

Saint Coran, livre des croyants musulmans. Voici, parmi d'autres, une phrase choquante :

« Nous demandons que les versets du Coran appelant au meurtre et au châtimement des juifs, des chrétiens et des incroyants soient frappés d'obsolescence par les autorités théologiques ».

Le manifeste, rédigé pour protester contre les actes terroristes et de vandalisme, ne fait en réalité qu'accroître la tension et alimenter la haine entre les peuples et les croyances en donnant un prétexte aux extrémistes de tout bord.

Lire parmi les signataires le nom de Bernard-Henri Lévy ne m'a pas surpris. On connaît bien les derniers « exploits » de ce monsieur dans la guerre qui a anéanti la Libye en faisant des centaines de milliers de victimes et de déplacés. Par contre, voir les noms de très grands artistes comme Gérard Depardieu et Charles Aznavour m'a profondément déçu. En effet, je les pensais plus sensibles et empathiques dans des situa-

tions dramatiques. Je me suis trompé. On ne pourrait juger les actes terroristes et les crimes infâmes perpétrés par des barbares selon les livres saints. Les terroristes sont souvent les laquais d'organisations puissantes qui se nourrissent du chaos et du désordre. Si les États du monde souhaitaient sincèrement éradiquer le terrorisme, ils auraient agi de concert, en ne faisant aucune différence entre les mouvements terroristes et en ne qualifiant pas quelques-uns selon leurs choix subjectifs de « combattants pour la liberté ».

Et ce genre de manifestes a été, est, et sera toujours, le moyen de raviver la flamme des extrémismes et des cercles néfastes à l'humanité...

« Passez après lui dans la ville, et frappez ; que votre œil soit sans pitié, et n'ayez point de miséricorde ! Tuez, détruisez les vieillards, les jeunes hommes, les vierges, les enfants et les femmes... » Non, ce n'est pas le Coran, mais la Sainte Bible... (Ezéchiel 9 :5).

« Voici ce que déclare le Seigneur, le Dieu de l'univers : Je me souviens de ce que les Amalécites ont fait au peuple d'Israël, lorsqu'il est sorti d'Égypte : ils lui ont barré le passage. Eh bien, va les attaquer maintenant, détruis complètement tout ce qui leur appartient, sans pitié. Mets à mort tous les êtres vivants, hommes et femmes, enfants et bébés, bœufs et moutons, chameaux et ânes.

« Dieu » a décidé de donner le pays de Canaan à « son peuple », les Israélites. Pour cela, il prévoit l'extermination des peuples qui occupaient les lieux avant les Israélites. »

Ancien Testament : Samuel 15:2-9...

Par conséquent, il serait simpliste d'attribuer les crimes contre l'humanité aux livres saints. Dans chacun d'eux, il y a des passages qui pourraient émouvoir les âmes sensibles. Pour éliminer le terrorisme, il faut des méthodes fortes. Pour la tolérance entre les religions, il faut avant tout éviter les provocations...

L'exercice du pouvoir par Emmanuel Macron

En 2015, l'ancien ministre de l'Économie confiait à *Le 1 Hebdo* que « La démocratie comporte toujours une forme d'incomplétude, car elle ne se suffit pas à elle-même. Dans la politique française, cet absent est la figure du roi, dont je pense fondamentalement que le peuple français n'a pas voulu la mort ». En droite ligne avec ces propos, voilà que la presse entame son procès en autoritarisme et le dresse, dès ses premiers mois à l'Élysée, en « Jupiter ». Un an après son entrée en fonction, il a utilisé toutes les ficelles de la Constitution de la Ve République pour se tailler un poste sur mesure et à la hauteur de ses ambitions. Seul aux commandes de la France, il assume totalement cette position, évinçant toute contestation et oubliant que ses concitoyens ont eu tendance à voter par défaut plutôt que par conviction.



En entrant dans la cour du Louvre au son de l'Ode à la joie de Ludwig van Beethoven après sa victoire au second tour, nul ne pouvait douter que le plus jeune président de la République française comptait laisser une trace, s'inscrire dans l'histoire, redorer la fonction présidentielle que ses prédécesseurs ont, selon lui et bien d'autres, entaché. Un an plus tard, force est de constater que c'est par son style de prise de décision et par sa propre conception de la verticalité du pouvoir qu'il compte procéder.

Emmanuel Macron gouverne, seul. Son Premier ministre et les membres de son gouvernement sont au garde-à-vous, et, au niveau des idées, absents. Seul compte la parole du chef et les éléments de langage qu'il faut répéter, marteler, scander,

afin de valider, de survalider les décisions de l'homme fort de l'Élysée, lui-même entouré de technocrates qui ne sont que des exécutants zélés, et qui repousse avec arrogance toute critique ou schéma de pensée qui s'écarterait du sien.

Si contestation sociale il y a, elle est balayée – voire déglacée – à coup de matraques et de gaz lacrymogènes, ou encore de propos de délégitimassions. « Je fais ce que j'ai dit », semble être la réponse à tout sans que personne ne lui oppose le fait que son programme n'était pas aussi étoffé que ses réformes. Mais peu importe, avec ces arguments, tout débat est écarté, et ce au sein même de son propre parti.

Dans ses propres rangs, les députés de *La République en Marche*, qui lui doivent tout, suivent aveuglément leur héros, votent sans piper mot quand, enfin, la procédure parlementaire s'exerce et non les ordonnances. Certains tentent de s'opposer, mais impossible d'aller à l'encontre de la majorité au risque de se faire sérieusement sermonner. Rentrez dans le rang, la fronde ne peut exister. L'exécutif domine sans conteste le législatif ; d'autant plus que l'opposition à proprement parler, les élus et les corps intermé-

diaires sont renvoyés systématiquement dans les cordes face à un chef de l'État qui est persuadé que la seule route à suivre est celle d'un président démocratiquement élu.

Si à l'étranger ce style continue à convaincre, en France, on se lasse de celui qui déclare à *La Nouvelle Revue Française* « assumer totalement la 'verticalité' du pouvoir » et qui déteste « l'exercice consistant à expliquer les leviers d'une décision ». Certes, certains apprécient cette autorité de la part du chef de l'État, mais le « goût du romanesque » des Français a ses limites et se cabre face à l'arrogance, au manque d'écoute et de

dialogue, au rejet de tout compromis et au risque que finalement rien ne change. Certes, les consultations vont bon train, mais à quoi riment-elles si nous sommes désormais enfermés dans un dialogue de sourds qui s'éternise ? Si Macron écoute, il n'entend pas. Et ce n'est pas le projet présidentiel de réforme constitutionnelle qui permettra d'insuffler un peu de débat et d'équilibre des pouvoirs dans la sphère politique française sous le règne d'Emmanuel Macron. Après le « président normal », nous avons hérité d'un monarque républicain.

* Camille Saulas



[(P5+1)¹⁴⁰⁷²⁰¹⁵ – Donald Trump⁰⁸⁰⁵²⁰¹⁸]



Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire
des relations
internationales

(Suite de la page 1)

En réalité, les pays du bloc de l'ouest – l'Angleterre, la France et l'Allemagne – se sont efforcés en avril et en mai de sauver l'Accord 5+1. Ils ont tenté de convaincre le président américain, en vain. Cet échec n'est pas une surprise dans la mesure où Trump, qui souhaite réaliser les souhaits de ses faucons et renverser le régime iranien, se bornait dès le début de sa campagne à déclarer avec insistance qu'il allait annuler cet accord.

L'Iran est entré dans le secteur de l'énergie nucléaire dans les années 1970. En 1979, après le renversement du Shah, le pays a été forcé de cesser ses activités qu'il reprendra dans les années 1990. Finalement, au début des années 2010, Téhéran a été en mesure d'atteindre le seuil d'enrichissement nécessaire pour fabriquer la bombe atomique. Selon des sources occidentales, si l'Iran avait pu poursuivre davantage l'enrichissement de son uranium, le pays aurait été très proche du stade de fabrication de la bombe atomique. Certains disent même qu'ils l'ont fait ! Le mystère demeure ...

Selon l'accord 5+1, cosigné par les cinq membres du Conseil de sécurité et l'Allemagne, l'Iran ne fabriquera pas de bombe atomique pendant dix ans à compter de la signature de l'accord. Le pays est par ailleurs soumis aux inspections et aux contrôles de l'Agence internationale de l'énergie atomique. L'Iran a accepté toutes les conditions de l'Occident afin de récupérer l'argent du pétrole qui avait été saisi à l'étranger, mais aussi, grâce à la levée de l'embargo, afin de vendre son gaz et son pétrole et ainsi lui assurer des rentrées régulières de devises.

Les choses ne se sont pas déroulées comme l'Iran et les pays européens l'avaient prévu. Le 8 mai dernier, le président américain a annoncé que les États-Unis se retiraient de l'accord.

Désormais, le problème principal est que l'Iran soutient que l'accord doit être respecté puisqu'il constitue une convention internationale adoptée par l'Assemblée générale des Nations Unies. S'il est vrai que l'Amérique de Donald Trump peut se retirer, l'accord n'est pas mort. En revanche, avec le retrait des États-Unis, l'accord sera en pratique enterré puisque les dollars américains sont utilisés comme devises mondiales et les transactions internationales sont effectuées selon le système bancaire américain. Il est évident que les États-Unis n'hésiteront pas à brandir contre les pays tiers les menaces de sanction comme ils l'ont fait ces dernières années. Tant que les Américains disposeront à leur gré et unilatéralement d'un pouvoir de sanction, aucune société et banque européenne ne pourra s'engager dans des relations d'affaires avec l'Iran. Ainsi, en pratique, l'accord est quasi annulé. Est-ce que les banques et les sociétés européennes auront l'aplomb de répliquer en soutenant que l'accord avec l'Iran est toujours en vigueur ? Elles n'en auront probable-

ment pas le courage, puisque les États-Unis ont déjà sévèrement sanctionné les banques françaises et allemandes.

Conformément à l'Accord, les Américains devaient libérer un actif de 100 milliards de dollars en échange de l'acceptation par l'Iran du contrôle du nucléaire et l'arrêt de la fabrication de la bombe atomique... Suite à quoi l'Iran a commandé 100 Boeing aux États-Unis et 100 Airbus à la France. Il est désormais question d'annuler ces commandes...

Entre temps, le Premier ministre israélien a déclaré : « Ils vont fabriquer la bombe, ils l'ont d'ailleurs déjà fabriquée en secret, ils la possèdent ! » Des allégations qui interviennent alors que, selon les données des Nations Unies, Israël dispose de 80 bombes atomiques. Certains scientifiques affirment que ce chiffre tourne en réalité autour de quelques centaines. Une autre inquiétude d'Israël est que l'Iran puisse augmenter son soutien au Hezbollah alors que Tel-Aviv a déjà de son côté l'Arabie Saoudite, les Émirats arabes unis et certains autres États arabes.

Quant au déménagement de l'ambassade américaine de Tel-Aviv à Jérusalem, qui a entraîné la mort d'environ 70 personnes et a provoqué des milliers de blessés, force est de constater que ce n'est pas conforme au droit international. Le fait de déclarer Jérusalem capitale d'Israël est contraire aux décisions des Nations unies, et au lieu de se diriger vers une solution à deux États où coexisteraient la Palestine et Israël, une solution à un seul État est actuellement mise en œuvre.

Pendant ce temps, afin de garder le Golan sous contrôle, l'armée israélienne bombarde silencieusement la Syrie. Comme on le sait, les ressources en eau du plateau proviennent des hauteurs du Golan. Lorsque le plateau du Golan est contrôlé, il est plus facile de contrôler Damas. Tout en faisant sans cesse pleuvoir des missiles sur les endroits où se concentre le Hezbollah, soutenu par l'Iran, et les

milices iraniennes, le Premier ministre israélien Netanyahu continue de menacer Assad.

Tout laisse à penser que la guerre en Syrie est dans l'intérêt du couple israélo-américain. Il semble donc qu'ils désirent que la guerre se poursuive, que le Hezbollah soit anéanti, que la Syrie soit morcelée et qu'un *cheikh* arrive au pouvoir... Par conséquent, il est question du soutien au PKK, au PYD, et de maintenir sous pression la Turquie qui a lancé l'opération Bouclier de l'Euphrate et qui intervient à Afrin.

Pendant ce temps, le porte-parole américain du Département d'État a annoncé : « Nous retirerons les troupes américaines de là-bas ! » Pourquoi les retireraient-ils ? La raison est évidente : en novembre prochain, il y aura des élections aux États-Unis. Un tiers du Sénat et la totalité de la Chambre des représentants seront renouvelés. Les Républicains ne doivent pas perdre ces élections. D'où leur déclaration quant au retrait de leurs soldats.

« Regardez, nous avons ramené nos héros en toute sécurité », s'enorgueilliront-ils. Outre ce succès militaire qu'ils veulent mettre en évidence, sur le plan économique, la situation est bonne aux États-

Unis. Dans l'Amérique de Trump, le chômage est au plus bas, mais le président échoue en matière de politique étrangère et les gens n'ont pas confiance en lui sur ce sujet ! Le taux de satisfaction, qui serait de l'ordre de 40 %, pousse Trump, qui

veut être élu pour un second mandat, dans les bras de ses faucons. Ainsi, les préparatifs pour la période à venir ont déjà commencé !

En définitive, le fait que le Moyen-Orient soit en feu, étrangement, n'ébranle pas l'Amérique. Même s'ils ne voient aucun problème dans la poursuite de la guerre, cette situation préoccupe sérieusement l'Europe et les pays de la région, à commencer par la Turquie, qui font face à des vagues de réfugiés. L'Europe refusant cette situation, les intérêts européens



et américains vont s'opposer tandis que les intérêts de la Turquie et de l'Europe convergent.

Désormais, procédons à une évaluation générale. Avec cette manœuvre contre l'Iran, Trump a obtenu un succès à court terme, a coupé l'herbe sous le pied à la Turquie et à l'Europe, et a mis les peuples de la région dans une situation dangereuse ! Mais, avec ce comportement, le principal perdant sera, à long terme, les États-Unis.

Le faucon dans l'administration américaine qui a le plus poussé à l'annulation de l'Accord n'agit pas pour le bien d'Israël. Au contraire, il fait du tort au peuple israélien, et naturellement les pays de la région, dont la Turquie, sont menacés. En raison de la menace qui plane sur l'intégrité territoriale de la Syrie, la Turquie poursuit l'opération Bouclier de l'Euphrate, tandis que le porte-parole du département d'État américain déclare : « Après le départ des soldats américains, nous allons constituer une nouvelle force composée des Turcs, de l'armée turque, d'Israël, de la Jordanie et des Forces démocratiques syriennes, du PKK et du PYD ! » Cela semble impossible. Auparavant, ils avaient annoncé vouloir y amener les forces militaires égyptiennes et saoudiennes. Ils présentent diverses alternatives aux pays de la région, comme s'ils leur laissaient le choix. À aucun moment, les mots « Russie » et « Iran » ne sont prononcés.

Dans cette situation trouble, la Turquie doit faire des choix et agir. D'abord, elle doit maintenir ses efforts pour que la guerre civile en Syrie se termine. Cela devrait être sa priorité pour stopper les flux de réfugiés et pour permettre la reconstruction à la frontière sud de la Turquie qui sera sécurisée. De plus, la lutte contre le terrorisme doit se poursuivre aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays. Bien sûr, les États-Unis s'opposeront à la Turquie. Il faut que la Turquie soit en mesure de dire à l'Amérique : « Nos intérêts ne convergent pas avec les vôtres à ce stade. Nous ne pouvons pas la même manière de nous comporter. »

La deuxième chose à faire – et c'est le principal point faible de la Turquie – est de stopper le déficit du commerce extérieur (100 milliards) et l'augmentation constante de la dette extérieure. Une situation insoutenable ! C'est pourquoi la pression du dollar sur l'économie devrait être levée. Pour cela, une mobilisation de la production devrait être entreprise par exemple en réexaminant la politique agricole. Les denrées alimentaires constituent un élément stratégique sur la scène internationale. L'objectif de la Turquie devrait donc être à la fois de se nourrir et de nourrir le monde. Ce faisant, nous devons accorder une grande importance à l'agriculture ainsi qu'à l'industrie. Mais le principal problème auquel il faut prêter attention ce sont les normes internationales !



Les candidats à la présidentielle du 24 juin 2018

Ils seront six à s'affronter lors de la présidentielle du 24 juin qui se tiendra en même temps que les élections législatives. Le 18 avril, ces élections ont été convoquées de manière anticipée, un et demi avant l'échéance normale. Les enjeux de cette élection sont cruciaux dans la mesure où elle marquera le passage à un régime présidentiel en Turquie. Si aucun candidat n'obtient la majorité absolue de plus de 50% des voix au premier tour, un second tour aura lieu le 8 juillet où s'affronteront les deux candidats arrivés en tête au premier tour. Le président de la République sera élu pour un mandat de cinq ans.



Muharrem İnce, né le 4 mai 1964 à Yalova, est un professeur de physique et homme politique turc, membre du Parti républicain du peuple (CHP) et député de Yalova. Le candidat à l'élection

présidentielle turque de 2018 promet, s'il était élu, de transformer en « temple du savoir » le palais présidentiel, construit sous Recep Tayyip Erdoğan.

Meral Akşener, née le 18 juillet 1956 à İzmit, est une femme politique turque. Ancienne ministre de l'In-



térieur (1996-1997), elle est la présidente générale du Bon Parti (İyi Parti) qu'elle a fondé le 25 octobre 2017.

Selahattin Demirtaş, né le 10 avril 1973 à Elâziğ, est un homme politique turc d'origine kurde zaza, il était coprésident du Parti démocratique des peuples (HDP) et président du groupe parlementaire de ce parti à la Grande Assemblée nationale de Turquie dans laquelle il siège comme député depuis 2007. Arrêté en novembre 2016, officiellement

accusé de « diriger », « soutenir » et « faire la propagande » du Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK), il encourt une peine de prison de 142 ans.



Recep Tayyip Erdoğan, né le 26 février 1954 à Istanbul, est l'actuel président de la République turque.



Cofondateur du Parti de la justice et du développement (AKP), il fut Premier ministre de 2003 à 2014 et a accédé au poste de président de la République de Turquie en 2014. Il dirige ainsi le

pays depuis 15 ans.

Temel Karamollaoğlu, né en 1941 à Kahramanmaraş, est le leader du Parti de la félicité (SP) et



ancien maire de Sivas. Il fut aussi député de Sivas entre 1977 et 1980 et entre 1996 et 2002.

Doğu Perinçek, né le 17 juin 1942 à Gaziantep, est le fondateur du Parti ouvrier paysan révolutionnaire de Turquie. Il fut aussi président, en 1990, du Parti socialiste, dissous en 1992 par la Cour constitutionnelle. Il devient alors président général du Parti des travailleurs. Il a été arrêté et condamné à plusieurs reprises (1972, 1980, 1998 et 2008)



Muharrem İnce en lice pour la présidentielle sous les couleurs du CHP

Après des jours d'attente, les instances du principal parti d'opposition, le Parti républicain du peuple (CHP), ont désigné leur candidat à l'élection présidentielle anticipée du 24 juin prochain.



C'est finalement Muharrem İnce qui affrontera l'actuel président de la République, Recep Tayyip Erdoğan, à la présidentielle du 24 juin prochain, a annoncé le CHP lors d'un rassemblement à Ankara qui s'est tenu le 4 mai. Une désignation attendue depuis que le leader du parti, Kemal Kılıçdaroğlu, a indiqué le mois dernier qu'il ne se lancerait pas dans la campagne éclair et féroce qui s'annonce. Devant une salle comble, le candidat du CHP, qui a rappelé être membre du parti depuis 39 ans, a promis de « lutter pour la démocratie » et d'être « un président impartial ». Signe allant en ce sens, il a retiré son badge du CHP accroché à sa veste pour y afficher le drapeau turc.

Connu pour ses talents d'orateur ainsi que pour son opposition virulente au Parti de la Justice et du Développement (AKP) et au chef de l'État, Muharrem

İnce s'est présenté comme un homme rassembleur alors que les partis d'opposition n'ont pas pu s'entendre sur un candidat unique pour le premier tour de la présidentielle : « Je serai le président de tous, des 80 millions de citoyens de la Turquie, des membres de l'AKP, du MHP, du Parti de la félicité, des électeurs de gauche comme de droite, des Alévis, des sunnites, des Turcs et des Kurdes ».

Cet ancien professeur de physico-chimie de 54 ans a rejoint le CHP dans les années 1990. Député depuis 2002 dans la province de Yalova, dans le nord-ouest du pays, il est devenu le chef adjoint du CHP en 2007.

Aujourd'hui, il promet aux Turcs de « reprendre leur avenir » en main : « Notre avenir nous échappe des mains. Ils détruisent notre joie de vivre, ils volent notre futur et celui de nos enfants. Notre peuple est au chômage, laissé sans nourriture, sans voix, sans souffle. C'est notre mission de leur montrer la voie à suivre », a déclaré Muharrem İnce lors de son premier discours aux partisans du CHP.

Pour se faire, il compte se concentrer lors de sa campagne sur deux thèmes principaux : la lutte contre le terrorisme et la corruption : « D'abord, nous lutterons



contre la terreur, peu importe d'où elle vient [...] Puis, je poursuivrai ceux qui nous ont volé notre nation, qui ont soutenu le terrorisme et qui ont volé à cette nation ».

Muharrem İnce a commencé officiellement à faire campagne le 5 mai lors d'un rassemblement dans sa ville natale, Yalova. Depuis, celui qui a été le président de la Société Atatürk et a joué un rôle actif dans de nombreuses ONG multiplie les piques à l'encontre de l'actuel chef de l'État, promettant par exemple de transformer le palais présidentiel en un complexe académique. Opposant en 2016 à la levée de l'immunité des députés, il a aussi appelé à libérer Selahattin Demirtaş, à qui il a par la suite rendu visite en prison, pour qu'il puisse concourir librement à l'élection de juin. Combatif, orateur féroce et ne redoutant pas la joute, il a par ailleurs mis au défi M. Erdoğan de l'affronter lors d'un débat télévisé et n'a pas hésité à se joindre au « mouvement » TAMAM.

Outre Recep Tayyip Erdoğan qui est entré en coalition avec le Parti d'action nationaliste (MHP) et le Parti de la grande unité (BBP) sous la bannière de l'« Alliance du Peuple », le candidat de cette formation kémaliste devra affronter Selahattin Demirtaş (HDP, Parti démocratique des peuples), écroué depuis plus d'un an, la dirigeante du nouveau parti İyi Parti (le Bon Parti), Meral Akşener, ainsi que Temel Karamollaoğlu (SP, Parti de la félicité) et Doğu Perinçek (VP, Parti Vatan). L'élection du 24 juin est cruciale puisqu'elle s'accompagnera d'un scrutin législatif – pour lequel quatre partis d'opposition (CHP, İyi Parti, Saadet, Demokrat Parti) ont formé l'« Alliance de la Nation » - et marquera le passage d'un système législatif à un régime présidentiel.

Le soft power turc : le cas des séries turques

La notion de *soft power* (la puissance douce) a été explorée pour la première fois par Joseph Nye dans son livre intitulé *Bound to Lead: The Changing Nature of American Power* (1990). Par la suite, il a poussé sa théorie plus loin dans son livre *Soft Power: The Means to Success in World Politics* (2004). De nos jours, le concept de *soft power* est largement utilisé, a gagné en popularité et suscite de nombreux débats. Selon Joseph Nye, le *soft power* réside dans la capacité à influencer et à façonner les préférences des autres. C'est donc la capacité d'un pays à diriger parce que les autres États acceptent de le suivre ou désirent le copier. Une telle puissance dépend de son rayonnement culturel et idéologique, mais aussi des valeurs de sa société.

Dans cet article, je me concentre sur l'effet des séries télévisées turques comme outils de *soft power* dans le monde. Quand j'évoque la diffusion des séries turques, je pense d'abord aux Balkans, au Moyen-Orient et à l'Asie centrale ; soit des zones géographiques où l'on constate une présence ethnique du peuple turc, une présence de différents groupes ethniques choisissant l'islam, ou encore des espaces ayant des similitudes culturelles avec l'Empire ottoman. L'évaluation des séries télévisées turques en tant qu'outil de *soft power* dans ces régions est considérée comme plus réaliste. La Turquie semble avoir acquis une influence diplomatique et culturelle croissante dans les Balkans, au Moyen-Orient, en Afrique du Nord et en Asie centrale ces dernières années. Cette influence croissante s'est manifestée lors du Printemps arabe qui a créé un environnement propice à l'idéalisation du modèle de gouvernance de la Turquie,

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuiturquie.com



17^{ÈME} FESTIVAL DE THÉÂTRE LYCÉEN FRANCOPHONE D'ISTANBUL İSTANBUL LİSELER ARASI FRANSIZCA TİYATRO FESTİVALİ

Aujourd'hui la Turquie

No ISSN : 1305-6476

Supplément gratuit, NDS, au numéro 159, Juin 2018 d'Aujourd'hui la Turquie



17^{ÈME} festival de théâtre lycéen francophone d'Istanbul

L'édition 2018 a réuni près de 180 festivaliers au lycée Notre-Dame de Sion et s'est déroulé trois jours durant à un rythme effréné entraînant les élèves dans une ambiance chaleureuse et tout aussi passionnante agrémentée de moments d'échanges et de détente. Du 18 au 20 mai, dix troupes de comédiens passionnés de théâtre provenant des lycées francophones Notre-Dame de Sion d'Istanbul, Notre-Dame de Sion Évry, Tevfik Fikret (Ankara), Sainte-Pulchérie, Saint-Joseph, Saint-Benoît, Saint-Michel, Charles de Gaulle (Ankara), Pierre Loti ainsi que du lycée Ege d'Izmir ont participé au festival.

Hélène Köroğlu : « Le festival est un moment jovial avec des élèves épanouis »

Responsable de Fest'Istanbul depuis deux ans, Hélène Köroğlu revient pour nous sur l'organisation du festival et dresse un premier bilan de l'édition 2018.

Qu'avez-vous pensé du festival et des pièces présentées ?

Outre le niveau de français des élèves qui était bon, j'ai trouvé les pièces passionnantes. Mais ce qui m'a surtout impressionnée c'est l'investissement dont ont fait preuve les élèves que ce soit sur scène ou dans les ateliers. Ils se sont surpassés. C'est très satisfaisant et enrichissant pour eux, mais aussi pour les professeurs et les organisateurs. C'est notre récompense.

Pouvez-vous nous parler de la préparation de Fest'Istanbul ?

Nous commençons à planifier celui-ci dès décembre avec la formation des professeurs de théâtre. Cette année, nous avons eu une très bonne formation durant deux jours et demi grâce à deux comédiennes et metteuses en scène, Noémi Rodriguez et Andrea Jimenez, qui sont venues de Madrid pour l'occasion. La formation s'est concentrée sur l'utilisation du corps dans la création théâtrale et comme outil de jeu. Cette formation a permis de souder le groupe de professeurs qui avaient dès lors les outils nécessaires pour choisir leurs pièces respectives et commencer à mettre sur pied le festival.



Par la suite, le plus important est de savoir combien d'élèves participeront au festival, car cela permet de déterminer précisément le nombre d'ateliers nécessaires. En général, on connaît exactement les chiffres au dernier moment. Mais, vers le mois de mars, je peux déjà contacter les animateurs des ateliers. Cette année, j'ai délégué ce travail de coordination à Derya Solak qui dispose d'une grande expérience et une façon de travailler qui ont permis à ces ateliers d'être un franc succès.

Notons que l'organisation du festival est rodée. Les participants connaissent son fonctionnement donc tout se met en place très naturellement. De plus, j'ai pu compter sur une équipe incroyable, expérimentée et très professionnelle, mais qui sait surtout travailler en équipe. Le quatuor Régine Winisdoerffer, Marion Bresson, Derya Solak et moi-même, auquel nous pouvons rajouter un cinquième mousquetaire, Élisée Reclus, a très bien marché cette année. C'est même étonnant la facilité avec laquelle nous avons réussi à créer une synergie.

Y a-t-il eu des innovations dans la mise sur pied du festival ?

Oui. Avec Élisée Reclus nous avons travaillé sur la conception du site du festival en accord avec la direction. L'objectif était de numériser la procédure d'inscription afin de simplifier le traitement des données pour tous les documents et toutes les informations que l'on demandait aux troupes qui procédaient à leurs préinscriptions. Avant, l'inscription était plus fastidieuse, que ce soit pour les participants ou pour ceux qui traitaient les dossiers. Cette nouvelle procédure s'est révélée bien plus efficace.

Les outils qui permettent l'amélioration de l'organisation sont d'autant plus importants que c'est un festival d'envergure. Cette année, nous avons 180 animateurs, professeurs, élèves et responsables à coordonner. Neuf lycées turcs et le lycée d'Évry, en région parisienne, ont participé.

Vous avez participé au festival de Catane, que retirez-vous de cet échange ?

Notre participation au festival de Catane fut un moment clé. Ce périple italien, durant lequel nous avons été choyés, m'a permis de réaliser pleinement le bien fondé et la raison d'être du festival. C'est aussi pour ça que nous avons eu aussi tant de plaisir lors de ces trois jours à Istanbul.

Comment qualifieriez-vous ce festival ?

C'était un moment extrêmement jovial. Tout le monde a adoré y participer, particulièrement les élèves, que j'ai trouvé on ne peut plus épanouis.

Communication



Régine Winisdoerffer

Responsable des relations presse, elle veille à ce que tous les spectacles soient couverts par les étudiants-journalistes. Régine Winisdoerffer s'occupe aussi de la relecture et de la publication des articles sur le site du festival.

(lire la suite page II)

Témoignages



Les festivaliers

Les élèves festivaliers ont beaucoup travaillé pour préparer leurs pièces. Ils nous racontent cette aventure.

(lire la suite page IV)

« Rien à faire »



Spectacle solo pour clown

Rencontre avec Philippe Rousseaux, un artiste touchant qui puise son inspiration dans l'échange qu'il instaure avec son public.

(lire la suite page III)

Organisation



Derya Solak

Responsable de la coordination des animateurs et du staff, elle a activement contribué au bon déroulement des ateliers et a oeuvré pour faciliter la vie des festivaliers.

(lire la suite page II)

Fest'Istanbul : Une organisation rodée, une équipe incroyable et une synergie gagnante

Ils sont professeurs, animateurs, coordinateurs. Quels que soient leurs profils, leur objectif est que Fest'Istanbul soit un franc succès. Rencontre avec ces passionnés qui partagent avec nous les moments marquants du festival, les émotions qui les ont traversés et qui évoquent leurs contributions à cet événement festif et pédagogique.



Derya Solak

Pour ce 17^e festival, je me suis occupée de la coordination des animateurs et de l'équipe du festival en général, ou le staff comme on l'appelle, qui est composé d'élèves volontaires de différents niveaux. En général, il y a un « club » pour le staff, mais nous n'en avons pas dans le cadre du festival. Le staff est important pour tout ce qui entoure l'accueil et l'animation lors du festival, mais aussi pour récolter les informations qui serviront à nourrir les réseaux sociaux. Un staff doit s'occuper d'une troupe et d'un atelier (prise de contact avec les animateurs, assistance lors de l'atelier, prise de photos, etc.). De plus, nous avons un staff qui s'occupe de la salle des costumes et qui s'occupe de prendre des photos et de faire des vidéos. J'ai donc orienté les élèves qui composent le staff pour pouvoir effectuer ces diverses missions et faciliter la vie des festivaliers.

En ce qui concerne les ateliers, j'ai un réseau qui m'a permis de constituer une équipe de formateurs. Nous avons des habitués, mais nous avons aussi réussi à recruter de nouveaux animateurs. C'est important de bien les orienter et de s'assurer qu'ils soient, avant et pendant le festival, constamment en contact avec le staff. Pour préparer les activités, c'est aux formateurs de réfléchir au format selon le thème que nous leur avons communiqué. Durant ces neuf heures d'atelier, ils doivent orienter et motiver les élèves pour constituer un petit spectacle autour du thème.

C'est la première fois que je participe à ce festival, mais m'y étant déjà rendu et ayant déjà organisé des événements similaires, je savais à quoi m'attendre et comment m'organiser. Par contre, ce qui a été difficile c'est de gérer l'équipe du staff, car elle a été constituée un peu à la dernière minute.

Ce qui ne change pas par rapport aux premières éditions c'est la qualité des pièces et l'enthousiasme des élèves participant au festival.



Par ailleurs, nous avons une équipe d'organisateur qui a été très performante grâce aux anciens toujours présents qui nous ont beaucoup soutenus et ont fait un travail remarquable. De plus, l'ambiance est extraordinaire, grâce aux élèves notamment, mais aussi aux formateurs et professeurs qui ont tous une énergie incroyable. Cela permet d'avoir cette ambiance où la cohésion et la bonne humeur règnent. Ce genre de moments, c'est une force pour tous.

Régine Winisdoerffe :

J'ai travaillé dans le cadre de quatre festivals de théâtre. Mon premier était en 2009. Je suis responsable des relations presse. Je m'occupe aussi des élèves des écoles d'Istanbul, ou d'ailleurs, qui écrivent sur les pièces qu'ils sont amenés à découvrir. Cette année, nous avons eu la chance d'avoir cinq élèves charmants de l'école Notre-Dame de Sion d'Évry (France) qui ont écrit sur les pièces au programme du festival. Mon travail consiste donc à m'assurer que tous les spectacles soient couverts par au moins deux étudiants-journalistes et à relire

leurs articles afin de les corriger. Cette année, c'était un peu particulier, car je me suis aussi occupée des journalistes professionnels donc j'ai eu un peu moins de temps à accorder aux élèves pour le travail d'écriture.

Aujourd'hui, nous avons un site pour promouvoir le festival. C'est un support très intéressant, car il nous permet de travailler sur le contenu en tout temps. Avant, nous n'avions qu'un journal papier et c'était beaucoup plus stressant. Il fallait qu'il soit imprimé en d'innombrables versions, c'était un processus très fastidieux. Néanmoins, le travail reste le même.

Les photos et les vidéos sont très importantes pour évoquer le festival. La génération de nos élèves y est très sensible. Il faut avouer que certaines photos et vidéos, notamment des ateliers, sont très efficaces et circulent donc davantage.

Comme tous les ans, ce festival s'est caractérisé par une ambiance festive et le sourire des enfants qui étaient ravis d'y participer. Personnellement, ce qui m'a marquée c'est une pièce en particulier, celle du lycée Sainte-Pulchérie. J'en suis sortie avec la chair de poule. Toutes les pièces étaient de qualité et je suis surprise à chaque édition du festival de constater le talent des élèves participants. Chaque festival est constitué de multiples rencontres et c'est toujours émouvant de voir les élèves qui, à la fin, ont du mal à se quitter. Ça prouve qu'une vraie cohésion s'est créée entre eux et on l'a ressenti sur scène. C'est très enrichissant pour les jeunes.

Ajda Ahu Giray, professeur de chant

Durant ce festival, j'anime un atelier de chant pour les comédiens. En d'autres termes, je leur apprend à travailler leurs voix à travers le chant. Ça leur permet d'aborder le travail autrement. Mon

objectif est d'intégrer le chant dans leurs jeux de rôles et que chanter soit aussi naturel que parler. C'est un atelier où l'on s'échauffe tant sur le plan corporel que vocal. On travaille aussi le placement vocal ainsi que l'expression scénique qui sont indissociables du chant. Certains élèves hésitent à chanter, mais j'essaie de faire en sorte qu'ils s'impliquent et qu'ils considèrent cet atelier comme étant partie intégrante de la performance scénique. Cet atelier se passe très bien, même mieux que je l'imaginai. Il y a beaucoup d'interactions et c'est ce que je recherche.

J'ai accepté de faire cet atelier, car c'est quelque chose qui me correspond en tant que professeur de chant et chef de chœur. Je n'avais jamais organisé et animé d'ateliers pour comédiens, mais ayant fait du théâtre j'avais une idée de ce qu'il fallait réaliser. Je suis très sa-



tisfaite du résultat et heureuse d'avoir pu partager des moments forts avec ces jeunes qui ont beaucoup de talent, de créativité et d'énergie. C'est extrêmement enrichissant.

Nicolas Cador :

C'est le troisième festival auquel je participe. Je réalise les mêmes exercices, je ne réinvente pas la roue. Ce qui a fait ses preuves est réutilisé avec de nouveaux élèves qui doivent être des acteurs actifs de leur apprentissage. Dans les ateliers, nous travaillons chaque année l'expression corporelle, le souffle et les voix. En ce qui me concerne, je me charge davantage de l'expression corporelle notamment en intégrant dans les exercices de l'acrosport qui sont certes difficiles à reproduire sur scène, mais qui permettent aux élèves d'être à l'aise sur scène.

En général, les élèves sont toujours volontaires et motivés. Ils se lancent rapidement dans ces ateliers qui leur permettent de surmonter certaines de leurs craintes et d'avoir les outils nécessaires pour se sentir bien sur scène. Ce festival représente une opportunité précieuse pour que les élèves se rencontrent. Ils ne peuvent en ressortir qu'enrichis et heureux.

En général, les élèves sont toujours volontaires et motivés. Ils se lancent rapidement dans ces ateliers qui leur permettent de surmonter certaines de leurs craintes et d'avoir les outils nécessaires pour se sentir bien sur scène. Ce festival représente une opportunité précieuse pour que les élèves se rencontrent. Ils ne peuvent en ressortir qu'enrichis et heureux.

Melisa Yener :

Lors de ce festival, j'anime un atelier de théâtre. Dans ce cadre, nous avons effectué des exercices de concentration, de respiration et de voix. De plus, nous avons fait beaucoup d'improvisations sur des thèmes, des mots, ou encore des images. Le festival permet aux élèves de découvrir

d'autres façons de faire du théâtre. Par ailleurs, il y a beaucoup d'établissements francophones à Istanbul. Il est donc nécessaire et important de créer des occasions pour que les élèves se rencontrent et échangent.



« Rien à faire » : Spectacle solo d'un clown interprété par Philippe Rousseaux



Une entrée en salle inattendue. Un clown se faufile entre les spectateurs et enjambe les fauteuils pour se rendre jusqu'aux planches où il s'installe et contemple la scène vide. Affublé de toute la panoplie du clown, Philippe Rousseaux nous présente « une variation pleine de grâce et d'élégance sur ce qu'est l'être humain ». Rencontre avec Philippe Rousseaux, un artiste touchant qui puise son inspiration dans l'échange qu'il instaure avec son public.

Comment vous définissez-vous ?

Un homme en recherche. Je sais que je ne suis pas assez conscient de ce qui m'entoure, de ce que je vis. Donc j'essaye de contourner le problème en me questionnant : « Qu'est-ce qui existe vraiment, là et maintenant ? Quel est le mystère de la vie ? » C'est ce qui explique ce spectacle.

Quel enfant étiez-vous ?

Désagréable. Je crois que j'ai toujours dérangé, mais pas forcément volontairement. Un clown est quelqu'un qui est à côté de la plaque, comme moi. On ne décide pas d'être clown, on l'est sans le vouloir. J'ai donc toujours été un peu « à côté de mes pompes », je disais souvent le contraire des autres, je contredisais systématiquement et je m'en amusais. Finalement, j'en ai fait mon métier.

Avez-vous toujours voulu être clown ?

Non. Je n'ai commencé le théâtre qu'à 27 ans et cela s'est fait un peu par hasard. Je cherchais un livre de philosophie à la bibliothèque parce que je passais un concours pour être professeur de philosophie. Il y avait une troupe de théâtre dans ce lieu. J'ai alors saisi l'un de leurs pamphlets et j'ai lu : « théâtre pour débutants ». Je me suis alors dit : « je vais me lancer ». Avant cet épisode,

je n'avais jamais envisagé de monter sur les planches. Trois ans plus tard, lorsque j'ai commencé ma formation de clown, j'ai trouvé ça extraordinaire.

Qu'est-ce que vous projetez dans le clown ? Vos interrogations ?

Mon clown s'appelle Pol Bouchard. Moi, c'est Philippe Rousseaux. Pol s'amuse de ce que vit Philippe, que ce soit ses moments de bonheur, de colère, où même lorsqu'il tombe amoureux. Par exemple, quand je suis en colère, je transmets ce sentiment à mon personnage qui fera son numéro à partir de ce sentiment. Ça me permet d'évacuer.

Quand vous jouez, qu'est-ce que vous voulez transmettre au public ?

Je n'ai qu'un seul objectif durant tout le spectacle : établir une relation avec le public. Le texte n'est pas une priorité pour moi. Par exemple, un enseignant doit transmettre une poésie. Mais ce n'est pas la poésie qui compte, c'est l'élève. À travers la relation avec l'élève, il y aura de la poésie.

Donc le clown est un intermédiaire.

Le clown est celui qui établit une relation

en posant des questions fondamentales qu'on ne se serait peut-être pas posées sans lui.

Vous arrive-t-il d'animer des formations ?

Oui, je fais plus de stages que de spectacle. En France, je suis connu pour animer des *workshops*.

Pourquoi cet intérêt pour la formation ?

Je ne peux pas garder pour moi ce qui est trop agréable à faire. Donc, je transmets de diverses façons. Je fais des spectacles, j'organise et anime des formations et des conférences, je forme des professeurs, etc. Aux professeurs, que ce soit des enseignants d'histoire, d'anglais, de français ou de

mathématiques, j'essaye de leur expliquer l'importance du corps, de l'écoute, du regard. Je veux que les élèves existent vraiment à leurs yeux et qu'ils travaillent pour eux.

D'où vient votre inspiration pour faire ces improvisations ?

Je pense que c'est en entrant en contact avec les autres, en essayant de les comprendre.



Dans votre vie quotidienne, est-ce qu'il arrive à Philippe de devenir Pol ?

Pol m'a été utile pour traverser des moments extrêmement difficiles. Il m'a permis de prendre de la distance et de dramatiser.

Que faisiez-vous avant de vous lancer dans le théâtre ?

J'ai été professeur de mathématiques jusqu'à mes 27 ans. Je n'ai fait que ça. Il y a un point commun entre un professeur de mathématiques et un clown, bien que l'enseignant n'apprécie pas cette comparaison. Les deux jouent. Il n'y a rien de vrai dans les mathématiques, ce n'est que des « x » et des « y » avec lesquels on joue.

Avez-vous déjà pensé à arrêter votre métier ?

À deux reprises, car les stages que j'organisais étaient très éprouvants. Je veux absolument transmettre des choses que je considère comme fondamentales, mais deux fois j'ai eu l'impression que j'échouais. Ce fut très difficile à surmonter, car je suis comme « drogué » par cette volonté de transmettre. Mais c'est en même temps cette passion qui m'a permis de ne jamais abandonner. Et je suis conscient que l'échec est humain.

Fest'Istanbul, une très belle aventure qui se fait sans compétition, mais dans un esprit de création et où l'amitié et la découverte sont très présentes

Et hop ! On lève le rideau sur cette 17ème édition du festival de théâtre. Cet événement, organisé par le lycée français Notre-Dame de Sion, a pour mission de partager cette passion commune qu'est le théâtre et de favoriser les moments de rencontre entre les lycéens francophones. Le festival permet de favoriser l'apprentissage de l'art théâtral grâce à des ateliers et la découverte de multiples pièces, le tout dans un esprit de cohésion et une ambiance exceptionnelle.



Vendredi 18 mai, à 14h30, le festival s'est ouvert sur les mots de bienvenue du directeur du lycée Notre-Dame de Sion, Yann de Lansalut, et d'Hélène Köroğlu, responsable du festival et professeur de théâtre au sein de ce même établissement. Les ateliers pouvaient alors commencer. Et ce n'est qu'à 18h30 que les élèves du club de théâtre du lycée Notre-Dame de Sion montaient sur scène pour présenter la première pièce du Fest'Istanbul 2018. À peine la pièce terminée, les comédiens, très applaudis

par la salle, descendaient de scène pour répondre aux questions des festivaliers lors de rencontres appelées « Vice-versa ». À 19h40, c'était au tour du lycée Ege d'Izmir. La soirée s'est poursuivie dans la cour du lycée, autour d'un barbecue et avec le concert de l'orchestre du lycée pour le plus grand bonheur des festivaliers.

Le festival a également mobilisé une équipe d'animateurs volontaires qui était chargée de l'animation des ateliers pour les festivaliers. Indispensable, l'équipe du STAFF a effectué un travail exceptionnel allant de



l'accueil des festivaliers à la couverture du festival grâce aux élèves journalistes, photographes et reporters qui ont relayé le déroulement du festival sur la page internet et Instagram du Festival (festistanbul18).

Le samedi 19 mai, le festival a repris à 9h du matin avec trois heures d'ateliers. Après une pause déjeuner, la présentation des pièces a repris à 13h et les festivaliers ont, tour à tour, joué et regardé cinq pièces de théâtre ponctuées par des pauses goûter et des moments de détente qui donnaient un caractère très festif et joyeux à cette journée ensoleillée. À 18h15, tous les festivaliers ont pu découvrir la pièce professionnelle présentée par Philippe Rousseaux, un spectacle solo de clown de Fabrice Hadjadj.

La troisième journée du festival a de nouveau commencé à 9h du matin et s'est poursuivie dans l'après-midi avec quatre pièces de théâtre suivi de *Vice-versa* à la fin de chaque pièce, un moment pour échanger et décompresser le temps d'une discussion chaleureuse entre les festivaliers. Lors du spectacle « En piste ! », les neuf ateliers de théâtre ont présenté un petit aperçu de leurs travaux durant le festival.



Le festival s'est achevé dimanche 20 mai, à 19h30, avec la projection d'une vidéo du festival et une pièce improvisée durant le festival par les élèves du club de théâtre du lycée. Un grand bravo à tous les festivaliers et les organisateurs du Fest'Istanbul 2018 !

Les élèves racontent



Lycée Saint-Michel : « Il y a ceux qui font du théâtre et ... Les autres ! »

Alper Kaya Bayraklı

C'est ma première année au club de théâtre et la première fois que je joue en langue française. C'est un projet qui demande beaucoup de travail, car nous ne maîtrisons pas toutes les subtilités du français. En revanche, ça nous permet de nous améliorer dans cette langue.

Concernant notre pièce, au début, on était partagé entre le bonheur d'apprendre que notre professeur avait écrit une pièce et le stress de devoir l'interpréter. Nous avons fait beaucoup d'improvisations autour de ce qu'avait écrit notre professeur, nous avons donc une grande liberté. Par exemple, dans la dernière scène, j'avais beaucoup de texte et nous avons peur d'ennuyer le public. Nous avons donc complètement improvisé pour réduire le texte au profit de la gestuelle tout en nous efforçant de conserver le message que nous voulions transmettre.



Lycée Saint-Benoît, Istanbul : « Madame Glyphosphate »

Irmak Avcı

Aimant être sur scène, ça me paraissait être une évidence de m'inscrire au club de théâtre en français alors que j'avais fait une année de théâtre en langue turque.

La pièce est écrite par notre professeur de théâtre, Uğur Aktaş. C'est donc une pièce qui a été pensée pour nous. Nous l'avons travaillé pendant trois mois afin de mémoriser le texte et de le prononcer avec la bonne diction et le bon accent. Le festival de théâtre nous permet d'apprendre, mais aussi d'être reconnu pour notre travail et surtout de créer des liens avec les autres.

Özel Ege Lisesi, Izmir : « La cantatrice presque chauve »

Yağmur, Sude, Yaren

Le français est une langue difficile. Mais, avec le théâtre, son apprentissage devient plus ludique.

Si l'année dernière, nous avons joué une classique turc « *Keşanlı Ali* », cette année notre professeur nous a proposé de jouer une pièce de théâtre moderne sur laquelle nous avons travaillé un mois, d'abord en



turc afin de comprendre toutes ses subtilités, puis en français. Nous avons aussi visionné la pièce afin d'être en mesure de faire ressentir au public l'émotion que nous devons communiquer.

Lycée Pierre Loti, Istanbul : « Tentative de description d'un dîner de têtes à Paris - France »

Lowenn Berthet

Afin de préparer ce festival, nous avons travaillé cinq heures tous les samedis. Comme nous sommes 21 au sein du club, il a fallu d'abord créer une cohésion de groupe ce qui nous a beaucoup aidés pour la suite.



Et ce n'est qu'en fin d'année que nous avons commencé à travailler véritablement sur la pièce. Nous avons commencé par lire le texte, à échanger nos avis et à parler de ce qu'on ne comprenait pas. On a passé plusieurs heures à définir de nombreux mots et idées. Il était nécessaire que le texte soit clair et limpide pour tous. Une fois le texte intégré, on a tenté de l'exprimer par le biais de nombreuses improvisations. Grâce à ce travail, nous avons abouti à une pièce qui vient vraiment de nous et de notre imagination.

Lycée Charles de Gaulle, Ankara : « L'été des mangeurs d'étoiles »

Hakan Yiğitoğlu, Delya Çelik

Pour préparer cette pièce, nous avons commencé par lire et nous nous sommes imprégnés peu à peu du texte. Nous avons aussi procédé tous ensemble à plusieurs réflexions afin de créer une belle unité dans le groupe.



Jouer dans trois salles différentes ne diminue en rien le trac, bien au contraire. Mais c'est merveilleux de dépasser cet état, de jouer un personnage et de s'oublier. De plus, c'est vraiment intéressant et agréable de rencontrer des personnes qui partagent notre passion du théâtre. On échange nos points de vue, nos idées. C'est très enrichissant.

Lycée Saint-Joseph, Istanbul - Molière Garen Varujan Dabanyan, Zeynep Nur, Zeynep Su

Jouer en français est un vrai défi. Par exemple, pour improviser c'est compliqué, car on n'a pas toujours les bons mots pour le faire. Il faut donc bien mémoriser notre texte. C'est difficile de créer une dynamique entre les mots et la gestuelle, mais, étrangement, je trouve que ça fonctionne mieux.

Trois jours durant, ils sont montés sur scène pour jouer leurs pièces, mais ont aussi découvert celles des autres participants. Ils ont également participé aux ateliers, créé des liens et applaudi avec enthousiasme. Ils ont dansé et se sont amusés pendant les pauses. Mais auparavant, ils ont beaucoup travaillé pour préparer leurs pièces, ils nous racontent cette aventure ...



En réalité, en une ou deux semaines nous avons préparé la pièce avec beaucoup d'improvisations et de techniques de face à face. Travailler sur Molière nous a enrichis. Nous avons ri de sa pièce, nous l'avons comprise. Molière est un génie.

C'est la première fois que nous participons à un festival de théâtre. Cela nous apporte beaucoup notamment sur notre façon d'interagir. Ça change notre perception et notre attitude dans le bon sens. Surtout, participer à un tel événement nous apporte beaucoup d'assurance.

Lycée Tevfik Fikret, Ankara - « Knock »

Ibrahim, Başar

Ibrahim : Je fais du théâtre depuis deux ans et j'ai commencé le théâtre en français cette année. Je suis très heureux de mon choix.



Başar : C'est ma quatrième année de théâtre, mais c'est la première en français. Dans notre école, nous faisons aussi du théâtre en turc et en anglais, mais nous ne participons pas au festival, du coup notre travail n'est pas mis en valeur. Par contre, jouer en français constitue un véritable défi puisque c'est la langue où l'on a le plus de difficultés. Mais ce qui est le plus important pour moi, c'est le fait d'avoir appris à être généreux sur scène.

Lycée Notre-Dame de Sion, Évry (France) - « Le colonel Chabert »

Lalie Dupont, Maelys Moïse, Ingrid Portal

La moitié de la classe s'est consacrée à l'écriture de la pièce avec M. Lemonier tandis que l'autre moitié s'est répartie les rôles sous la responsabilité de notre metteur en scène, M. Hachimi Alex. En revanche, nous avons tous un peu contribué à l'écriture de la pièce lors des premières séances. Pour travailler celle-ci, nous nous sommes basés sur des références au cinéma et au théâtre, mais nous nous sommes aussi inspirés de personnages de grands auteurs tels Zola. Nous avons appris en novembre que nous allions peut-être venir à Istanbul pour jouer notre pièce dans le cadre de



Fest'Istanbul 2018. Et nous voilà. C'est la première fois que cela nous arrive. Nous avons été extrêmement bien accueillis, les élèves de Notre-Dame de Sion d'Istanbul sont adorables et ça n'a fait que renforcer notre envie de jouer devant eux et de découvrir leurs propres pièces.

Lycée Sainte-Pulchérie, Istanbul : « Le Petit Chaperon rouge »

Laden Büyükkuzun et Naz Şahin

Quand notre metteur en scène, Madame Arzu Bigat Baril, nous a annoncé la pièce du *Petit Chaperon rouge*, on a juste répondu : « Pardon ? » Comme tous les ans, nous ne reprenons pas littéralement la pièce en elle-même. On la modifie au cours de nos improvisations. On utilise aussi beaucoup le symbolisme. La pièce était complexe, mais nous avons travaillé six heures par semaine et à la fin nous avons consacré une semaine complète aux répétitions.



Le festival permet de créer des liens solides avec les élèves des autres établissements. Par ailleurs, en découvrant d'autres pièces de théâtre et en participant aux ateliers, on apprend beaucoup sur les différentes techniques de jeu. Cela nous permet aussi de développer notre esprit critique, de constater les points forts et les faiblesses d'une pièce. On apprend des erreurs et des réussites des autres. Le théâtre restera dans notre vie quoi qu'il arrive.

Lycée Notre-Dame de Sion, Istanbul : « Raconte un conte »



Jülide Tüfenk : Jouer une pièce en utilisant autant notre corps, c'est une sensation que je n'avais jamais ressentie. C'est une expérience incroyable et unique.

Ekin Kesmez : Au départ, je n'étais pas sûre de vouloir m'investir dans le club de théâtre en français. Finalement, j'ai beaucoup apprécié les cours, car nous avons fait des activités faisant appel à la créativité, à l'énergie et à notre corps.

Nareg Erkol : Notre pièce a évolué au fil du temps d'autant plus que cette année nous avons beaucoup travaillé autour de l'improvisation. Je joue une fille bête et jolie et franchement j'adore ce genre de rôle. J'ai été libre d'imaginer mon personnage et d'y ajouter ma touche personnelle. Mais si le public ne rit pas ou n'applaudit pas, je suis incapable de jouer.



Daniel Latif

Il faut l'avouer, cela est des plus surprenant de voir Carlos

Tavares aux côtés de Michael Lohscheller, casqués, en tenue de pilotage, dans une course frénétique sur le fameux circuit allemand Nürburgring. Mais ce qui étonne le plus, ce n'est pas qu'ils soient à bord d'une Opel Insignia GSI, mais plutôt que le nouveau PDG d'Opel se grime ainsi pour tester l'agilité du véhicule et se limite à faire le meilleur VRP de l'auto. Car, Carlos Tavares est un redoutable pilote, confirme Volker Strycek, champion automobile et le père du programme sportif chez Opel. Au-delà de diriger l'immense constructeur automobile européen, Carlos Tavares est surtout un passionné de formation ingénierie. À la différence de beaucoup, il sait ce qu'il dit, il pense ce qu'il dit et il s'y connaît. Ce dernier arrive, malgré un emploi du temps monstrueux, à prendre le temps



Opel Insignia GSI : testé et approuvé par Carlos Tavares

de participer à des courses automobiles. Ainsi, il n'est pas impossible que vous puissiez le croiser sur des circuits déambulant le long des paddocks en combinaison de pilote.

Alors non, OPC n'est pas mort, confirme, Volker Strycek. Il s'agit tout simplement de faire revivre un niveau de gamme qui existait déjà auparavant : GSI. Si OPC est le sommet de la sportivité et de la compétition, GSI est plutôt un segment assez sportif, beaucoup plus sobre et familial destiné à une catégorie socioculturelle élevée.

On la devine notamment à travers la noblesse des traits de l'Opel Insignia qui, de l'arrière, suscite des réminiscences d'Audi. Des traits aiguisés, impressionnants et bien dessinés qui forgent à cette berline une allure imposante puis une ligne des plus dynamiques corroborée avec deux sorties d'échappement. En effet, la position assise dans l'auto est basse, très basse.

Une fois à bord, le confort y est notoire. Pilote chevronné et couronné à de nombreuses reprises pour ses performances, notamment 97 victoires sur le Nürburgring, Volker Strycek, à la tête du projet GSI, nous raconte qu'il a attaché un soin particulier sur un élément très souvent

négligé : l'assise. En effet, pour bien piloter une voiture, il faut être bien assis : « on ne s'assied pas sur un siège, mais dans un siège » ; la nuance est importante et elle se concrétise dans l'idée où le conducteur doit faire corps avec sa monture.

Et il faut reconnaître que ces sièges agréés AGR offrent un maintien des lombaires, tout en enveloppant le corps de sorte que vous vous sentiez lovés dedans. Équipée du moteur 260 ch, essence, relié à une boîte automatique, la voiture est une vraie berline Premium dont l'habitacle feutré procure calme et confort des plus agréables au niveau acous-

tique, y compris sur autoroute. Le détail encore plus délectable, c'est lorsque l'Insignia GSI émet un ronronnement en conséquence lorsque vous enclenchez le mode sport.

Sportive, mais efficace, car Opel n'a pas négligé les passagers à l'arrière en les gratifiant de ces petits agréments qui font toute la différence, notamment avec deux prises USB.

Au-delà de l'argumentaire marketing, la mise en scène de deux connaisseurs, pour ne pas dire experts, et de surcroît passionnés par le pilotage et l'ingénierie automobile, est sûrement le meilleur gage de sincérité et à fortiori de qualité.



Ozan Akyurek

Avocat au Barreau de Paris
oakyurek@jonesday.com

Véhicules autonomes : premiers pas vers la création d'un cadre juridique adapté

Lors d'un discours sur l'intelligence artificielle tenu le 29 mars 2018 au Collège de France, le résident Emmanuel Macron avait insisté sur l'importance du rôle que l'État doit pouvoir jouer dans l'accompagnement de l'innovation de manière générale et dans le développement de la voiture autonome plus particulièrement : « La France est une grande nation automobile, nous y avons notre rôle historique [...] D'ici 2022, un cadre de régulation permettant la circulation des véhicules autonomes sera mis en place. En bout de chaîne, j'ai la volonté de poser au plus vite le cadre d'homologation des véhicules autonomes, en mobilisant à la fois la puissance publique et le secteur privé. Parce que précisément, ce mouvement des véhicules autonomes exige une courbe d'apprentissage, nous financerons un programme national d'expérimentation en impliquant les territoires, les constructeurs et les équipementiers. Et donc nous aurons très rapidement des expérimentations sur des territoires, qui seront volontaires, en en définissant le cadre juridique d'exception [...] ».

Cette volonté s'est récemment concrétisée dans la rédaction d'un rapport sur « Le développement des véhicules autonomes – Orientations stratégiques pour l'action publique », rendu public le 14 mai dernier par le gouvernement. Mené sous la direction d'Anne-Marie Idrac,

ancienne secrétaire d'État au Commerce extérieur et haute responsable pour la stratégie nationale du développement des véhicules autonomes, ce rapport constitue, après de larges consultations, le premier aboutissement de la mission de développement de ce secteur en pleine expansion.

Le cadre stratégique présenté par le rapport, de manière transversale, revêt trois dimensions. En premier lieu, il s'intéresse aux évolutions technologiques et industrielles qui, progressivement, mais rapidement, rendront possible de confier à des systèmes de sécurité une part croissante des fonctions de conduite des véhicules terrestres.

Ensuite, le cadre proposé prend acte du lien indissociable existant entre l'arrivée des véhicules autonomes et les évolutions qui tendent à rendre la mobilité plus propre, plus accessible et plus connectée.

Enfin, le rapport soulève de nombreuses questions, de nature variée, découlant de la nécessaire adaptation que l'écosystème de la mobilité devra connaître face à l'essor de ce nouveau phénomène : notamment en matière d'infrastructures et d'équipements, d'éthique, d'emplois, mais également d'assurance et de responsabilité. L'objectif affiché du rapport est de don-

ner des pistes de réflexion qui permettront de mettre en place les mesures à même de faciliter l'émergence, puis le déploiement des technologies innovantes en matière d'automatisation, en accompagnant, par un cadre sécurisé, les progrès technologiques proposés par les acteurs de l'industrie et des services. Pour ce faire, le rapport prend acte de la nécessité, au niveau législatif et réglementaire, de définir un cadre solide permettant d'ici 2020 à 2022 la circulation de véhicules SAE3¹ (dont les fonctions de conduite sont, dans des circonstances choisies par le conducteur, totalement déléguées au véhicule), de véhicules SAE4, de véhicules de transport de marchandises automatisés (dont les fonctions de conduite sont, dans un domaine d'emploi prédéfini par le constructeur du véhicule, totalement déléguées au véhicule) et de véhicules de transport public de personnes hautement automatisés (dont les fonctions de conduite sont, sur des parcours prédéfinis, totalement déléguées au véhicule, sans conducteur à bord, sous la supervision d'un système d'exploitation).

Naturellement, la poursuite de cet objectif imposera au Législateur d'adapter le Code de la route ainsi que les règles en matière de responsabilité civile et pénale aux différents cas envisageables, ce que le rapport sur le développement des vé-

hicules autonomes ne manque pas de rappeler.

Concernant les enjeux de responsabilité civile, le rapport estime que le dispositif actuellement en vigueur, issu de la loi du 5 juillet 1985, dite loi Badinter, couplée aux dispositions existantes en droit des assurances, devrait pouvoir s'appliquer aux véhicules autonomes de manière satisfaisante. Ce régime y est présenté comme étant particulièrement protecteur des victimes en ce qu'il leur garantit une indemnisation de plein droit versée par l'assureur du véhicule impliqué, celui-ci ne se retournant que dans un second temps à l'encontre de l'auteur du dommage. Ce dispositif serait également exploitable en matière de véhicules autonomes : « L'absence de conducteur ou de maîtrise par un conducteur est ainsi indifférente, tant pour l'application du régime de responsabilité que pour l'obligation d'assurance de responsabilité civile. L'indemnisation des victimes demeurerait fondée sur la notion d'implication du véhicule automatisé, indépendamment de l'existence d'un conducteur ou de sa faute. Après l'indemnisation, un examen au cas par cas permettrait d'établir toutes les responsabilités (constructeur, équipementier, fournisseur du logiciel, autres véhicules, infrastructures...) ».

Eşref Hamamcıoğlu : « Le club de football de Galatasaray est plus qu'un simple club »

Né à Istanbul en 1954, l'entrepreneur turc Eşref Hamamcıoğlu a étudié au lycée Galatasaray avant de s'envoler à Paris pour effectuer des études en gestion à la Sorbonne. S'il a travaillé pendant 11 ans au sein du groupe Tefken, il est surtout connu pour être le fondateur de Sodexo-Turquie qu'il a dirigé pendant 20 ans. Mais Eşref Hamamcıoğlu fut aussi le président de la Chambre de commerce française en Turquie entre 2008 et 2010 et, en tant que membre de la TUSIAD, il a créé un Think-tank afin de promouvoir la Turquie dans le cadre de son processus d'adhésion à l'Union européenne : l'Institut du Bosphore à Paris. Très impliqué dans la vie de Galatasaray, il a été membre du conseil d'administration de son club de sport sous la présidence de Mehmet Cansun puis, en 2015, il a été investi au poste de vice-président du Galatasaray Divan. Depuis le 15 avril, Eşref Hamamcıoğlu est le président du Galatasaray Divan, un conseil des sages qui a un rôle de conseil d'audit. Aujourd'hui la Turquie a rencontré cet homme à la carrière exceptionnelle pour évoquer avec lui ses nouvelles fonctions, mais aussi le club de football de Galatasaray.



Vous venez d'être élu à la présidence du Divan. Pouvez-vous nous parler de cette institution ?

Tout d'abord, pour être membre du Divan, il faut être membre du club de Galatasaray et y avoir 25 ans d'ancienneté. Le Divan est un conseil constitutionnel qui, lors d'une réunion mensuelle, vérifie si le conseil d'administration, également élu par les membres, fait les choses correctement. Il a donc un rôle de conseil et de contrôle. C'est le Divan qui donne la vision au conseil d'administration. Il est géré conformément à son budget et suit certaines valeurs éthiques édictées par ses membres.

En ce qui concerne mon élection, c'est la première fois dans l'histoire du club que son président soit si jeune. Le Divan a toujours été considéré comme un « conseil de vieux » composé de 2000 membres, dont 1700 sont des membres actifs. Les choses changent.

Pourquoi avoir postulé à ce poste? Vous êtes-vous fixé des projets ou des objectifs à atteindre dans le cadre de votre présidence ?

Je crois au changement au sein de la société. Or, le président qui m'a précédé était à ce poste depuis 14 ans. Je considérais donc qu'il était temps que les choses bougent à Galatasaray qui est un échantillon de la société Turque. Après 14 ans, une monotonie s'installe. Il faut savoir dire *Tamam*. Par ailleurs, j'étais le vice-président sous sa présidence et il m'avait promis qu'il allait s'arrêter en

2018. Mais, je me suis dit que, s'il ne s'arrêterait pas, je devais me présenter. C'est finalement ce dernier scénario qui s'est produit.

De plus, Galatasaray a besoin d'un Divan plus fort, plus strict, plus fonctionnel. Et pour que les choses aillent en ce sens, il fallait que la présidence évolue et établir des objectifs. Ainsi, pour mon élection, nous avons fixé des buts à atteindre dans les trois ans et nous avons réussi à être persuasifs. Parmi ces objectifs, il y a le dynamisme, l'innovation, la transparence, l'impartialité et la jeunesse. À ceci s'ajoute une volonté de se servir des nouveaux moyens de communication, notamment des réseaux sociaux.

Je crois au travail d'équipe et je considère que j'ai constitué une bonne équipe, composée de personnes crédibles et connues au sein de la communauté de Galatasaray. Nous nous sommes partagé les tâches et, depuis deux mois, nous faisons des choses qui sont bien perçues par les membres du club notamment avec l'organisation d'un débat public pour les élections du conseil d'administration. C'est une première au sein du club. Le débat se tiendra le 21 mai, probablement à Said Paşa yalısı. De plus, nous commençons à travailler sur le déficit du club de Galatasaray en orientant les élus du conseil d'administration dans ce sens afin de ne pas être sanctionné par l'UEFA. Nous travaillons aussi à promouvoir les sports et pas seulement le football. Au sein de Galatasaray, nous

devons soutenir l'athlétisme, la natation, ou encore le waterpolo.

En parlant de football, comment définiriez-vous le club et l'équipe de football de Galatasaray ?

Le club de Galatasaray est plus qu'un simple club. Fondé il y a longtemps au sein du lycée de Galatasaray, il a sa propre culture et sa propre histoire. C'est ce qui le différencie des autres. Son équipe s'inscrit dans cette optique. Par ailleurs, c'est l'équipe la plus internationale de Turquie et elle est réputée dans le monde entier. Quant à sa situation économique, elle n'est pas différente de celles des autres clubs, mais, en raison de sa visibilité, son endettement - 100 millions de dollars environ - est souvent pointé du doigt.

En Turquie, dans quasiment toutes les branches du sport, il y a beaucoup de joueurs étrangers. Faut-il craindre qu'un jour ils deviennent propriétaires de la majorité de ces clubs ?

Il y a des rumeurs qui circulent en ce sens, mais l'histoire du club ne permettrait pas une telle décision, du moins d'ici les dix prochaines années. Quand on regarde les autres clubs européens, tels que Milan et Chelsea, ils ont été rachetés par des investisseurs étrangers. Mais ce ne sont que des clubs de sport. Galatasaray est bien plus que cela. Ça ne se passera donc pas de la même manière. Ainsi, s'il y a, à chaque match, deux joueurs turcs, les autres sont étrangers. Néanmoins, ils sont tous considérés comme des sala-

riés du club et si un jour un investisseur étranger ou turc voulait racheter le club, la décision sera prise par l'assemblée générale du club. De plus, Galatasaray, tout comme Fenerbahçe, a des supporters. C'est très important. Les supporters et les membres du club ne permettront pas un tel scénario.

Pensez-vous que le fait que les clubs préfèrent les joueurs étrangers décourage les jeunes joueurs turcs ?

C'est presque « normal » qu'il y ait autant de joueurs étrangers en Turquie. Notamment, car ils ont des avantages fiscaux. Mais, en tant que fervent supporter de l'équipe et membre de celle-ci, je ne suis pas satisfait de cette situation. Mais aujourd'hui, les clubs de foot sont gérés comme une véritable industrie. Ainsi, si vous n'avez pas dans votre équipe les joueurs les plus renommés, vous n'avez pas de supporters et vous ne pouvez pas vendre vos produits dérivés...Il y a donc une véritable compétition qui se trame en coulisse. Les joueurs turcs doivent se mettre au niveau comme leurs homologues étrangers.

Vous voulez dire que les joueurs étrangers jouent mieux que les joueurs turcs ?

Je ne dis pas qu'ils jouent mieux, mais ils sont mieux perçus notamment, car ils ont été formés par une infrastructure plus puissante. D'ailleurs, les footballeurs turcs qui ont le plus de succès ont été formés en Allemagne !

* Propos recueillis par
Tülin Ağaç et Aslınur Karaboğa



Pourquoi avoir lancé Crocodily Kids Architect ?

Crocodily Kids Architect a été fondé en 2009 en tant que bureau d'architecture d'intérieur spécialisé autour de l'univers des enfants. Après avoir été diplômée du Département d'architecture de l'Université technique d'Istanbul, j'ai terminé ma maîtrise en design de produits à l'académie de Domus en Italie. Ayant toujours eu un intérêt pour les jouets et les bandes dessinées, j'envisageais déjà pendant mes études de travailler sur la conception de produits pour enfants. En 2009, je me suis finalement lancée après avoir constaté qu'il y avait un marché potentiel

Crocodily « De grands rêves, de petites zones »

Fondé en 2009, Crocodily Kids Architect, avec son équipe dynamique, ne cesse de se développer. Comment résister aux chambres d'enfants alliant design, confort et sécurité évolutive et sur mesure ? Pour aménager la chambre de vos enfants, découvrez la large gamme de produits que propose Crocodily Kids Architect, spécialiste des meubles pour enfants et dans la conception de chambres. Architecte et fondatrice de l'entreprise, Selin Necipoğlu Doğaner revient sur cette aventure.

évident. Avec Crocodily Kids Architect, nous réalisons des créations sur mesure et adaptées aux âges, aux intérêts et aux rêves des enfants afin de contribuer à leur bien-être, mais aussi pour développer leur confiance en eux et leur imagination.

Qu'est-ce qui vous différencie d'autres marques de meubles pour enfants ?

Nous nous différencions en créant des espaces de vie entièrement adaptés aux enfants. La chambre est le lieu où un enfant passe le plus de temps. Ainsi, cet espace est important pour son développement physique et psychique. De plus, je pense que l'éducation commence à la maison et continue à l'école. C'est d'ailleurs aussi

pourquoi de nombreux établissements scolaires, dont certains se trouvent au Canada, choisissent de travailler avec nous pour l'aménagement intérieur des écoles, mais aussi pour les cours de récréation. Nous concevons aussi des jardins d'en-

fants, des terrains de jeux et des garderies où ils peuvent s'épanouir. Par ailleurs, cette année, nous avons aussi rénové l'atelier éducatif du musée Sakıp Sabancı. Mais, à chaque espace, son concept !

Que contient exactement votre gamme de produits ?

Cette année, nous avons élargi notre gamme de produits. Nous avons une nouvelle collection textile, de nouveaux concepts d'espaces de jeux ainsi que du mobilier de literie qui s'inspirent de la nature.



Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet
www.aujourdhuilaturquie.com

* Tülin Ağaç
Photos : Aramis Kalay



Nami Başer

Dans le film de Michel Deville, intitulé « La lectrice », Miou-Miou crevait l'écran en 1988. Adaptée d'une courte nouvelle de Raymond Jean, l'histoire nous racontait les aventures d'une jeune fille qui travaillait comme lectrice dans diverses maisons où les gens attendaient d'elle des lectures de grands textes de la littérature. L'ensemble était savoureux à voir puisque, à chaque fois, l'on tombait sur des personnalités assez drôles. Le roman de Jean-Paul Didier Laurent m'a donné une impression semblable, sauf que, nos sociétés ayant changé au fil du temps, ce qu'on éprouve maintenant devant une mésaventure semblable relève plutôt de l'horreur que du contentement. L'évocation des grandes villes qui ne nous offrent désormais que des espaces vides, solitaires où l'aliénation nous guette est beaucoup plus poignante. Quand on tourne les pages, l'on se sent de plus en plus impliqué dans

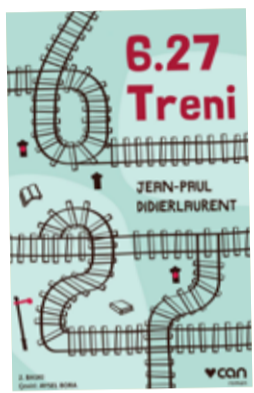
Un lecteur pas comme les autres

une histoire qui nous concerne tous. Le héros du livre « Au diable vauvert » est un certain Guylain Vignolles qui souffre de la brutalité de son nom, de l'abandon de sa mère par un père qui n'est jamais revenu, mais surtout de son travail puisqu'il est chargé de détruire des livres non vendus qui sont jetés dans une machine allemande sophistiquée qu'il appelle « La chose » et qui est plus proche des monstres évoqués par Cocteau dans son « Potomak » que des machines à tout faire des romans de science-fiction. Elle nous rappelle aussi le côté négatif des objets du monde qui nous menacent sans cesse.

Comme il a l'habitude de lire à haute voix des passages de ses textes livrés à une destruction impitoyable, il est invité par deux femmes

qui l'écoutent avec plaisir et curiosité à lire devant un auditoire. D'abord intrigué et ne voyant pas l'intérêt de ce jeu, il va accepter l'offre et nous le suivrons désormais dans le dédale des lectures devant des vieillards dont les commentaires sur ce qu'ils entendent seront encore plus farfelus que le choix arbitraire qu'il impose aux textes volés à la destruction de la machine.

Son destin va prendre une tout autre tournure quand il retrouve dans le train une clé USB oubliée par une femme. Un objet qui détient ses pensées, ses désirs, ses peurs et ses rancunes. Dans la suite du récit, il s'agira alors d'une quête pour retrouver Julie (qui porte donc le même prénom que celui de l'héroïne de Jean-Jacques



Jean-Paul Didier Laurent est le lauréat du Prix Littéraire NDS 2018 avec son roman *Le lecteur de 6.27*



La cérémonie de remise du Prix Littéraire NDS 2018. De gauche à droite : Eric Soulier, Jean-Paul Didier Laurent, Aysel Bora, Bertrand Buchwalter, Yann de Lansalut

Rousseau: La Nouvelle Héloïse). Je ne vais pas en dévoiler le secret. Il faut que vous lisiez vous-même cette courte nouvelle qui vient de remporter le Prix littéraire du lycée Notre-Dame de Sion. Les éditions Can viennent d'en offrir une excellente traduction réalisée par Aysel Bora. Le Palais de France a accueilli aussi bien l'auteur que la traductrice en son sein à l'occasion de la cérémonie destinée à célébrer l'attribution de ce Prix. Il faut rester en tête-à-tête avec ce beau livre pour comprendre les travers de nos sociétés modernes avant que les feux des machines diverses n'exterminent ce genre de témoignages.

Nedim Gürsel présente son nouveau roman « Étreintes dangereuses »

Personnalité incontournable de la littérature turque, Nedim Gürsel est l'auteur d'une quarantaine d'ouvrages (romans, nouvelles, essais critiques et récits de voyage). S'il écrit en turc et en français, la majorité de ses ouvrages sont traduits dans pas moins de vingt-cinq pays. Né en Turquie en 1951, Nedim Gürsel est lauréat de plusieurs prix, dont celui de l'Académie de la langue turque (1976) pour son premier livre « Un long été à Istanbul ». Il a publié dernièrement « Le fils du capitaine » aux Éditions Seuil (2016). Son dernier ouvrage n'est autre que son nouveau recueil de nouvelles « Étreintes dangereuses », publié aux éditions Le Passeur. C'est pour nous présenter son livre et son travail que Nedim Gürsel a eu la gentillesse de répondre aux questions d'Aujourd'hui la Turquie. L'occasion idéale pour nous d'évoquer, avec lui, sa vie d'auteur, mais aussi le sens donné à son œuvre.

Pourriez-vous nous parler de votre livre ?

Étreintes Dangereuses est un recueil de nouvelles avec un fil conducteur : l'érotisme. C'est l'histoire d'un écrivain qui vieillit mal et qui évoque les amours de sa vie. Ici, il faut entendre par « amour » la sensualité qui est une dimension fondamentale de l'être humain. Bien sûr, mon livre ne transmet aucun message, car la littérature, la vraie, ne transmet pas de message, mais elle pose des questions. Et il y a plus d'une question que le narrateur pose à travers la narration. Cela dit, je pense qu'*Étreintes Dangereuses* peut se lire comme un hommage à la femme, mais surtout à la sexualité à travers la femme avec tout ce que cela représente comme risque de nos jours par rapport au mouvement féministe.

Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire ce livre ?

J'ai écrit la plupart de ces nouvelles à une époque difficile de ma vie. Ma vie sentimentale était fort compliquée et cela transparaît, je crois, à travers certaines nouvelles. Mais il s'agit bel et bien d'un livre de fiction et non d'un récit autobiographique même si plusieurs éléments autobiographiques y sont présents. Il y a toujours plusieurs raisons qui vous poussent à écrire et non une seule. Disons que « la poussée de la libido » et « la

nostalgie » ont déclenché le processus d'écriture.

Pouvez-vous nous expliquer le processus d'écriture de ce livre ?

La plupart de ces nouvelles ont été écrites ces dernières années, disons entre 2012-2015. L'écriture d'un roman exige une discipline, ce qui n'est pas le cas d'une nouvelle. Je dois avouer que le genre bref convient mieux à mon tempérament d'écrivain, mais j'écris aussi des romans, dont le dernier (*Le Fils du Capitaine*) est paru en France en 2016. Il s'agit d'un règlement de compte avec l'autorité sous toutes ses formes.

Quelles sont les difficultés auxquelles vous avez été confronté durant l'écriture de ce livre ?

Écrire n'est pas une partie de plaisir pour moi, mais en même temps c'est un soulagement. En écrivant ce livre, j'ai pu en quelque sorte régler mes comptes avec les fantômes féminins de ma vie. En revanche, ces fantômes restent pour la plupart de l'ordre du fictif.

Entre votre premier roman *Un long été à Istanbul* et *Étreintes Dangereuses*, y-a-t-il une évolution ?

Bien entendu. Je n'écris pas

comme avant. *Un long été à Istanbul* est certes mon livre le plus « écrit ». Je ne dis pas le « mieux écrit », mais je dis bien le plus « écrit ». J'avais vingt-quatre ans quand j'ai rédigé ce livre qui a eu un succès considérable aussi bien en Turquie qu'à l'étranger. Aujourd'hui, j'ai plus de soixante ans et j'ai derrière moi une quarantaine de livres qui ont des styles différents. Je pense que l'auteur de nouvelles que je suis est resté fidèle quelque part au style de sa jeunesse.

Quand écrivez-vous ? Avez-vous un rituel d'écriture ?

Quand j'étais plus jeune, j'écrivais la nuit, dans le silence, à la lumière de ma lampe et devant la page blanche qui me donnait le vertige. Depuis longtemps maintenant, j'écris le matin. Comme dans l'incipit de mon roman *Le roman du conquérant* : « Longtemps je me suis levé de bonne heure. Pour écrire ».

Je n'écris pas directement à l'ordinateur, j'ai besoin de ce contact avec la page et la plume qui font d'un mortel un écrivain et parfois, ce qui est rare, un immortel.

Que représente l'écriture pour vous ?

Une forme d'existence. Mais aussi de résistance. Écrire c'est comme la tauro-



machie, c'est prendre un risque même si c'est le taureau qui meurt souvent et non le toréro. Par contre, il arrive parfois à ce dernier de mourir sous la corne pointue de sa victime.

Êtes-vous sensible à la critique littéraire ? Que pensez-vous du traitement qu'elle vous réserve généralement ?

Je pense que la critique est importante. En revanche, pour moi, l'avis du lecteur compte davantage. J'ai souvent eu de bonnes critiques pour mes livres, mais je n'ai pas appris grand-chose des critiques littéraires. Par contre, des théoriciens de la littérature, oui. Moi-même j'en ai écrit plusieurs, par exemple « *Les écrivains et leurs villes* » ou « *Ombres et traces* ».

Avant la sortie d'un nouveau roman, qu'éprouvez-vous ? Avez-vous des craintes ?

Je suis moins angoissé qu'avant. Néanmoins, la sortie d'un nouveau livre est toujours un moment émouvant et éprouvant. J'espère qu'*Étreintes Dangereuses* rencontrera ses lecteurs, car je pense que ce recueil de nouvelles est tout à fait dans l'ère du temps, notamment par rapport au désir sexuel et ses conséquences.

* Propos recueillis par Tülin Ağaç



Dr. Ceylin Özcan

Psychologue clinicienne
Enseignante à l'Université Arel
Chercheuse associée au
CRPMS (Université Paris Diderot,
Sorbonne Paris Cité)

À l'occasion de la fête des mères du mois de mai passé, une petite réflexion émerge sur la relation à la mère. De nos jours, cela fait partie des clichés de la culture populaire lorsque l'on parle de la psychanalyse : il faut parler de son enfance, mais surtout de sa mère ! C'est tout bonnement incontournable. Il n'y a pas un/une qui ne souffre pas de son Œdipe. Même si les configurations familiales se sont libéralisées d'une manière irréversible, l'Œdipe continue à faire mythe pour une part de celui qui parle.

Qu'est-ce que le complexe d'Œdipe si ce n'est au fond la relation à notre mère? Une relation qui s'enracine dès les premiers jours de notre vie. Comme un paradis destiné à être perdu, cette relation autant rassurante que tumultueuse est

Devenir mère : un ange ou une araignée ?

teintée de différentes couleurs. La mère n'est pas seulement la femme qui donne la vie à son enfant, mais aussi le porte et le tient en vie. Elle est celle qui désire tenir son enfant debout. En quelque sorte, elle transmet son désir de vie, d'être en vie. Mais cela peut aussi se transformer en un désir plus destructeur. Son amour peut ne pas être assez, suffisamment sain, il peut être trop, ou même fou !

Nous devons l'une des plus belles illustrations de la relation mère-enfant à G. Klimt. C'est dans la figure féminine que le peintre autrichien a saisi les « Trois Âges de la Vie » ou, avec l'erreur de traduction en français, « Trois Âges de la Femme ». Le peintre, à travers trois personnages féminins, a représenté dans une poésie en or la beauté de la vie, de la jeunesse et

sa finitude. Dans le détail, on verra la mère et l'enfant, en train de rêver dans la paix idyllique et la tendresse affective à deux. Le réel de la vie et de la mort est représenté à travers la posture du corps féminin. D'où notre fascination devant le tableau telle que nous pourrions la ressentir lors d'une naissance.

L'œuvre de Klimt, au début de XX^e siècle, est l'une des plus originales créations artistiques. Le thème de la maternité est abordé sous une autre perspective dans une autre œuvre contemporaine majeure de l'histoire de l'art. Une sculpture de bronze (dix mètres de haut) : « maman », de Louise Bourgeois. La maman est une araignée immense! Cette installation a été créée par la plasticienne franco-américaine en 1999 pour le grand musée contemporain

de Londres. Depuis, elle voyage dans le monde entier. Pour l'artiste, son œuvre lui rappelle sa mère restauratrice de tapis qui tissait tous les jours comme une araignée. Ici, on est loin de cette idée féérique, mais plutôt face à un dilemme: une mère qui éveille l'angoisse. Elle en est même effrayante. Selon l'artiste, elle est une figure à la fois protectrice et étouffante. Comme elle est étrangement inquiétante, nous avons plus de mal à projeter une représentation bienveillante d'elle.

Klimt, comme un éternel célibataire fidèle à sa maman, vit jusqu'à sa mort avec sa mère ; Louise Bourgeois fait une tentative de suicide à l'âge de 21 ans, juste après la mort de sa mère. Deux artistes, deux œuvres, qui nous suggèrent quelques réponses à ce rapport fondamental d'amour que nous essayons de réguler durant toute une vie. Si nos mères nous transmettent la vie, le désir et l'amour, c'est un don en or, et pas d'une araignée.



Ekin Çankal

Un gamin a connu un bon départ dans les affaires à l'âge de 15 ans afin d'aider son père, Koçzade Hacı Mustafa Efendi, dans le « bakkal » qui a ouvert au premier étage de leur maison située à Keçiören, à Ankara. À l'époque, au début du XX^e siècle, la jeune Turquie travaillait avec ardeur dans le domaine de l'industrialisation puisqu'elle était en retard par rapport aux pays développés. Lorsqu'Ankara a été déclarée capitale officielle, Vehbi Koç, le fils de Koçzade Hacı Mustafa Efendi qui avait déjà fait croître son entreprise en tant que constructeur et vendait des matériaux de construction, a joué un rôle important dans le développement de la ville et du pays...

Le musée de Rahmi Koç (le petit-fils de Koçzade Hacı Mustafa Efendi) à Ankara permet de découvrir l'histoire du développement industriel d'un jeune pays grâce aux collections portant sur les transports routiers et maritimes, mais aussi sur l'aviation et la science. Dans

Il était une fois

une partie du musée, décorée comme une rue artisanale, vous pouvez découvrir les professions qui ont malheureusement sombré dans l'oubli ainsi que les marchands de cuivre, le chapelier, les boutiques de menuisier et de mohair (la laine de chèvre d'Angora).

Quand j'étais en train de visiter cette rue, dans le magasin qui appartenait à la famille bien établie, nommée *Bulgurluzade*, connue par le commerce de mohair, soudain un cadre fixé au mur a attiré mon attention, dans lequel il y avait un document historique en langue arabe et française qui donnait des indications concernant une vente de mohair. Au cours de XIX^e siècle, pendant l'Empire ottoman, exportait une quantité importante de chèvre d'Angora ; encore, il y a eu des périodes pendant lesquelles l'exportation a été interdite à cause du risque d'extinction de race. Cela me paraît profondément décevant de voir qu'aujourd'hui, malgré le fait que la Turquie est connue pour être le pays d'origine de la chèvre d'Angora et du mohair, sa production a presque disparu dans le pays.

Les deux différentes familles représentaient une grande force de l'économie nationale autrefois, mais c'est finalement la première qui a su s'adapter à son époque en établissant de nombreuses usines par le biais de collaborations avec des sociétés étrangères. Elle est ainsi considérée comme un symbole important de la bourgeoisie turque. En revanche, la seconde famille, si elle est restée dans l'histoire, ne joue plus un rôle actif dans l'économie. Toutefois, la chèvre angora est encore l'un des symboles de la ville.



Cannes 2018 : un Festival de vanités

Ce n'était pas un Festival de Cannes comme les autres. Le changement fut maintenant puisque ce dernier a fait table rase de beaucoup de choses, déroutant les habitués comme les stars du cinéma.

Un Festival décevant

Si un festival existe, c'est généralement pour se rapprocher du public et partager avec lui. Pourtant, cette année le Festival de Cannes, avec un certain dédain, a décidé de cloisonner cette délicieuse ouverture entre les cinéastes, les acteurs et le public.

Comble du mépris, les chanceux qui ont pu monter les quelques marches du tapis rouge se sont vus refuser le droit de faire des *selfies*, qui soi-disant ralentissent la cadences ; tandis que les pontes du cinéma, les privilégiés, ont eu évidemment le droit de le faire.

Avec un jury de marque, présidé par Cate Blanchett, le Cannes 2018 ne fut pas moins glamour que politique. Et pour cause, si certaines ont dénoncé publiquement les actes de Harvey Weinstein, d'autres en revanche, comme Kristen Stewart, ont protesté contre l'obligation pour les femmes, lors de la montée des marches, de porter des talons, se retrouvant ainsi à les franchir déchaussées.

Une cérémonie en décadence

De surcroît, la cérémonie orchestrée par Édouard Baer a littéralement perdu de sa magie. Avec des moments creux surprenants, le malaise était au rendez-vous. Si habituellement les nommées en lice sont tous cités dans leurs catégories, à l'aide d'un petit aperçu de leurs films, avant l'annonce du gagnant, cette fois-ci, seule

la présidente du jury annonçait les gagnants sans une once de suspens.

Le comble c'est que Édouard Baer appelait des grands du cinéma pour remettre le prix alors que ce ne sont pas eux qui devaient l'annoncer, ce qui décrédibilise d'autant plus l'utilité de ce cérémonial désuet.

Aucun suspens, aucune magie. On avait l'impression que cette cérémonie devait être expédiée le plus vite possible.

Néanmoins, les prix ont été décernés. Ainsi, la Palme d'or a été décernée à : « Une affaire de famille », du Japonais Hirokazu Kore-eda. Le Grand prix du jury fut pour « BlackKlansman », de l'Américain Spike Lee. Le Prix du jury est revenu à « Capharnaüm », de la Libanaise Nadine Labaki. La Palme d'or spéciale a été décernée à Jean-Luc Godard qui présentait « Le Livre d'image ». Le Prix d'interprétation masculine fut pour Marcello Fonte, dans le film « Dogman » de

l'Italien Matteo Garrone. Le Prix de la mise en scène a été remis au Polonais Pawel Pawlikowski pour le film « Cold War ». Le Prix du scénario a été attribué à « Heureux comme Lazzaro », de l'Italienne

Alice Rohrwacher, mais également à « 3 Faces », de l'Iranien Jafar Panahi, coécrit par le réalisateur Nader Saeivar. Quant au Prix de l'interprétation féminine, il a été décerné à Samal Yeslyamova, pour son rôle dans le film du Russe Sergey Dvortsevov « Ayka ».

Un palmarès mérité et justifié, dans un Festival qui, on l'espère, ne se transformera pas en un lieu réservé aux privilégiés, oubliant ainsi la fonction première du cinéma, à savoir : réunir.

* Charlotte Lelouch



Agenda culturel

Petit Pain

Le 10 juin, 14h-18h30

Lycée Saint-Joseph, Istanbul

Ne manquez pas la réunion traditionnelle de la communauté Saint-Joseph. L'évènement se tiendra dans le jardin de l'établissement en collaboration avec «Street Flavors» et «Street Music».

Concert : Milky Chance

Le 27 juin, 21h

Zorlu PSM, Istanbul

Le groupe d'indie folk mondialement connu sera de passage à Istanbul pour un concert à ne manquer sous aucun prétexte.

rience de la France et de sa culture, mais auront aussi la chance de découvrir un petit bout de Paris à Istanbul. Dans le cadre du festival, divers concerts sont proposés : Acid Arab (le 20 juin), Abdul & The Gang (le 21 juin), No Jazz (le 22 juin). Une exposition est aussi organisée afin de promouvoir, à travers la photographie, l'offre culturelle touristique française : France eMotion (du 22 au 30 juin). De plus, diverses séances de cinéma en plein air sont prévues : Le Grand Bleu (le 25 juin), La Haine (le 26 juin), Le fabuleux destin d'Amélie Poulain (le 27 juin) et The Artist (le 28 juin). Enfin, ne manquez pas les Journées Gastronomie (le 29 et 30 juin) et la performance Buffet flottant (le 22 juin).



PAR-IS-TANBUL Festival

Du 20 au 30 juin

Institut français, Istanbul

PAR-IS-TANBUL Festival est co-organisé par l'Institut français à Istanbul à Bomontiada. Les visiteurs feront l'expé-

Atelier photo au lycée Saint-Michel animé par le photographe Mathieu Ferrier

Revenons sur les coulisses de l'évènement. C'est dans le cadre d'un atelier animé par le célèbre photographe français, Mathieu Ferrier, que les élèves du lycée Saint-Michel (Istanbul) ont pu travailler autour de la thématique de la peau. Durant une semaine, les élèves ont eu la chance de bénéficier des précieux conseils du photographe. Trois sujets ont été sélectionnés afin de laisser parler leur imagination par le biais de la photographie : « La peau, miroir de l'âme », « les sociétés et la peau » et « la peau retouchée ». À travers leurs regards, et grâce à cet atelier est née l'exposition « Peau... que révèles-tu ? » qui s'est tenue le 15 mai, dans la salle Jeanne d'Arc du lycée Saint-Michel. Mathieu Ferrier a pu échanger avec l'équipe d'Aujourd'hui la Turquie sur son travail de photographe et son parcours. Rencontre.

Quand avez-vous décidé de devenir photographe professionnel ? Quel a été votre parcours ?

J'ai commencé à prendre des photos au lycée, en seconde. Tout le long du lycée, j'ai dévoré la presse photo. Et c'est à partir de ma première année à l'université, alors qu'en discutant avec des photographes j'ai constaté que, techniquement, j'en connaissais autant - voir davantage - qu'eux, que j'ai décidé d'en faire ma profession. Je me suis dit qu'il fallait mettre en valeur ces connaissances. C'est donc en licence que j'ai vraiment pris la décision.

J'ai commencé par des études en histoire, puis j'ai continué avec l'histoire de l'art avant d'intégrer l'école des Gobelins, à Paris. J'avais envie de mêler la photographie, l'archéologie et les objets d'art. Donc, je me suis finalement destiné à la photographie d'objets d'art, mais j'ai auparavant exploré beaucoup d'univers. J'ai par exemple travaillé pour un magazine photo et j'ai été rédacteur technique ce qui m'a permis de découvrir la presse en intégrant la rédaction d'Elle et de Paris Match. Par ailleurs, j'ai travaillé pour une grande agence française de photo culinaire et j'ai écrit des livres aux Éditions Eyrolles sur les appareils photo. En faisant plusieurs choses à la fois, j'ai pu entreprendre le métier de photographe indépendant plus sereinement, notamment auprès des antiquaires.

Vous êtes spécialisé dans la prise de vue d'objets d'art et d'intérieur. Pourquoi ce choix ?

J'avais déjà une lecture un peu engagée, ou politisée, de la photographie.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuilaturquie.com

* Propos recueillis par Tülin Ağaç



Sirma Parman

Une « Adda / Rendez-vous » avec Subodh Gupta à la Monnaie de Paris

La Monnaie de Paris consacre une rétrospective à l'alchimiste moderne de l'art contemporain indien, Subodh Gupta. L'artiste offre une esthétique minimaliste ainsi qu'une satire politique et sociale en abordant les objets *ready-made* avec une ironie duchampienne. On le nomme l'« alchimiste moderne » étant donné qu'il transforme et métallise les objets du quotidien - omniprésents à travers l'Inde - pour les convertir en œuvres spectaculaires. Produisant du métal précieux depuis 1150 ans, la Monnaie de Paris décrit cette exposition comme une véritable rencontre entre leur univers et celui de Gupta.

Né en 1964 à Khagul, en Inde, Subodh Gupta est l'une des stars de l'art contemporain indien. L'artiste est mondialement connu pour ses sculptures et installations à grande échelle qui examinent les changements du tissu social de son pays. Les œuvres monumentales de l'artiste lient les réalités de la vie en Inde avec les forces plus larges d'urbanisation et de globalisation. Au cœur de son art, on retrouve les métaux. Des ustensiles de cuisine indienne en acier inoxydable aux objets trouvés, ces outils de tous les jours deviennent des œuvres ayant une dimension spirituelle et poétique dans les mains de Gupta.

Ce fut un grand plaisir de découvrir chaque pièce de cette première rétrospective en France de Gupta qui réunit une grande diversité de ses créations artistiques. Selon l'artiste, toutes ses œuvres sont composées d'accumulations tirées de son histoire personnelle et de l'histoire de l'Inde. Pour cette exposition particulière, Gupta affirme qu'il puise son inspiration dans l'histoire de la spiritualité et du cosmos. Passionné par les ustensiles de cuisine depuis son enfance, l'artiste s'intéresse surtout à l'apparence bril-

lante et métallique de la vaisselle. L'art de Gupta interroge également la signification du métal, précieux ou commun, dans l'Inde d'aujourd'hui. J'ai trouvé particulièrement intéressant ce paradoxe qu'il s'évertue à dépeindre. Gupta souligne le fait que malgré l'aspect rutilant des vaisselles, elles sont utilisées chaque jour par la population indienne. Ici, la brillance ne symbolise pas la richesse, mais, au contraire, la pauvreté en Inde.

Les œuvres captivantes de Gupta reflètent des questions universelles, notamment concernant la migration et l'exil. L'un de ses *artworks* les plus célèbres, *Two Cows* (2003-2008), inspiré par la distribution quotidienne de lait, est également exposé. La transpor-



tation n'est pas seulement une activité quotidienne pour Gupta étant donné qu'elle est liée aux notions de « migration » et d'« exil ». Il partage une poésie qui lui inspira *Jal Mein Khumbh, Kumbh Mein Jal Hai* (2012), une installation constituée d'une barque et de pots. J'ai été particulièrement éton-

née par les vers du poète indien du XV^e siècle, Sufi Kabir: « *Water is in the pot and the pot is in the ocean, Break the pot and the waters merge, Rarely do we ponder on this unification* ». (« L'eau est dans le pot et le pot est dans l'océan, briser le pot et les eaux se confondent, rarement nous réfléchissons à cette unification »).

Enfin, « Adda » est un concept hindi qui signifie « la rencontre », « le rendez-vous », « l'échange » ou encore « le débat ». Étant donné que Gupta imagine cette exposition comme un lieu parfait pour la rencontre avec les amateurs d'art, ce mot hindi a été choisi pour être le titre de cette rétrospective.

L'exposition « Adda / Rendez-vous » de Subodh Gupta se tiendra jusqu'au 26 août 2018 à la Monnaie de Paris.

moi quand je sera
une maman ou un papa
je demandera jamais à
mes enfants de mettre
la nappe... ou d'aider,
des trucs pareils...
non! jamais...

Mais alors...
tes enfants ne vont
rien apprendre ?

ah oui... ! c'est vrai...
mais quand-même,
là ce sont les vacances.
non ?



Les vacances

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet www.aujourdhuilaturquie.com

* Propos recueillis par Tülin Ağaç

TÜRKİYE İÇİN OY VAKTI

YURTDIŞINDA YAŞAYAN VATANDAŞLARIMIZ
CUMHURBAŞKANI VE 27. DÖNEM MİLLETVEKİLİ GENEL SEÇİMİNDE
7-19 HAZİRAN TARİHLERİ ARASINDA 60 ÜLKEDEKİ 123 DIŞ TEMSİLCİLİKTE,
7-24 HAZİRAN TARİHLERİ ARASINDA 34 GÜMRÜK KAPISINDA OYLARINI KULLANABİLİRLER.

DIŞ TEMSİLCİLİKLER 7-19 Haziran 2018

Oy Kullanma Saatleri:
09.00 - 21.00

GÜMRÜK KAPILARI 7-24 Haziran 2018

Oy Kullanma Saatleri: **24 Saat**
(24 Haziran günü saat 17:00'a kadar)



secim.ytb.gov.tr



YTB

YSK SEÇMEN ÇAĞRI MERKEZİ
+90 444 9 975

KONSOLOSLUK ÇAĞRI MERKEZİ
+90 312 292 29 29

ytb.gov.tr info@ytb.gov.tr
f t i y /yurtdisiturkler